

Ciné

Critique

À Amiens,
50 ans de cinéma,
40 ans de festival,
20 ans de ciné St-Leu

4
RETOUR
VERS LE FUTUR

12
RENCONTRE DU
TROISIÈME TYPE

20
LA MAISON &
LE MONDE

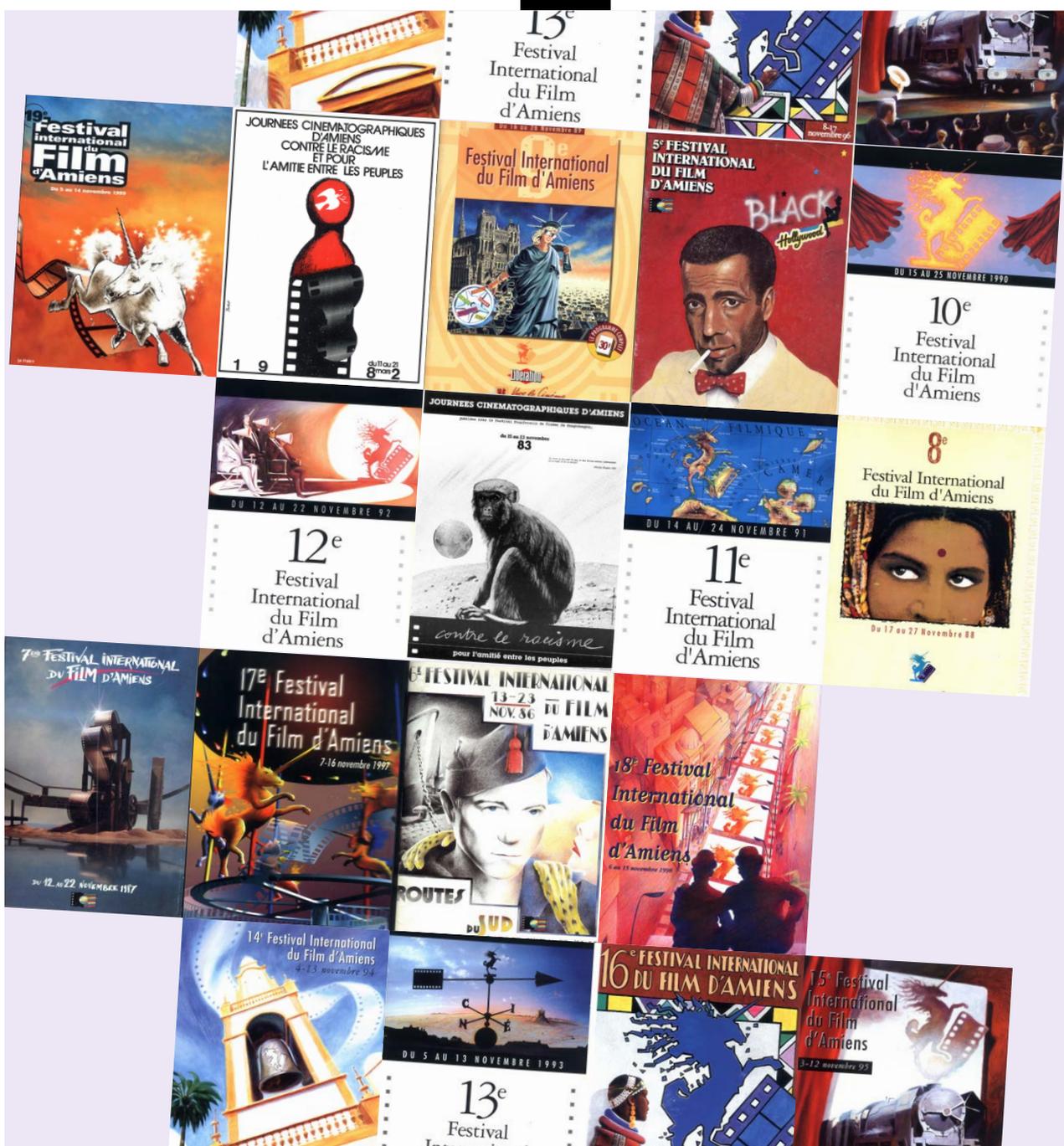
22
LES HOMMES
DU PRÉSIDENT

26
CINEMA PARADISO

30
LA BELLE HISTOIRE

34
MÉTROPOLIS

40
C'EST ARRIVÉ PRÈS
DE CHEZ VOUS



DIRECTRICE DE LA PUBLICATION

Sylviane Fessier Marcos

RESPONSABLE DE LA RÉDACTION

Alexandre Levaray

COORDINATION DU PROJET

Jean-Pierre Marcos

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION

Farida Lahsen

PRODUCTION

Association des journées
cinématographiques d'Amiens

RÉDACTION

Jean-Pierre Garcia, Coline Bergeon, Frédéric Schildknecht, Christine Gambet, Joseph Pulicano, Anne-Marie Poucet, Gaston Kabore, Jean-Pierre Marcos, François Maillard, Jean Scwhalm, Farida Lahsen, Françoise et Jean-Luc Souday, Christian Legris, Sylviane Fessier, Fred Thorel, Gilles Laprévotte, Pierre Boutillier, Bernard Nemitz, Donald Abad, Jean-Pierre Bergeon.

PHOTOGRAPHIES

Michel Bridoux, Véronique Lesperat-Héquet, Jean-Pierre Marcos, Yves Faure, Laurent Rousselin

MAQUETTE ET MISE EN PAGE

Wilhem Arnoldy, WAG&W

IMPRESSION

Imprimerie Leclerc, Abbeville (80)

Ciné Critique

ÉDITORIAL / THE FRONTPAGE

– Passé le temps des souvenirs qui redessinent les contours du Festival de cinéma ouvert sur le monde que nous avons créé, nous vous invitons dans ce numéro deux à revisiter les vingt premières éditions du FIFAM, avec textes, photos et nouveaux témoignages.

La programmation de chacun de ces festivals a été en constante évolution. Elle s'est organisée entre films du patrimoine, rétrospectives, cinéma contemporain et films qui s'inscrivent dans l'actualité. Faire une programmation c'est faire lien entre ces différents aspects.

Dans ce numéro deux de Ciné Critique vous allez plonger ou replonger dans ces vingt premières années, vous pourrez vous rendre compte du sens et de la cohérence de la démarche de programmation réalisée avec ténacité et amour par Jean-Pierre Garcia et ses différents compagnons de route. La variété des thématiques abordées est l'expression d'un genre de cinéma et de son histoire.

Cette démarche est difficile à saisir si l'on ne regarde le festival que sur une édition. On peut mieux saisir comment la programmation d'un festival s'inscrit dans un mouvement d'aller et retour et entre dans une combinaison subtile entre chaque édition.

Ce numéro deux de **Ciné Critique** *édition spéciale* devait sortir à l'occasion des 40 ans du Festival et des 20 ans de l'emblématique Ciné St-Leu de la rue de la Plumette, et il revient une dernière fois, mais sans nostalgie, sur l'histoire du Régent qui fut, notre nid, pendant dix-huit années.

Mais la crise sanitaire qui n'en finit pas de nous séparer de nos publics, depuis plus d'un an est passée par là et nous a interdit tant de belles rencontres.

Pour autant, nous ne baissons pas les bras, l'aventure continue, forte de son passé pour mieux construire son devenir contre vents et marées.

Si tout va bien nous aurons le bonheur de nous retrouver avant l'été dans les salles de cinéma et dans le courant du mois de septembre 2021, sortira le numéro trois avec les vingt dernières années et toujours les témoignages de celles et ceux qui ont porté notre action. Le dernier numéro paraîtra en décembre 2021 pour le 41^e festival, avec des textes confiés à nos héritiers, la génération nouvelle, et nous invitera à regarder vers l'avenir.

Le livre d'Alexandre Levaray chercheur et doctorant en cinéma à l'université de Picardie Jules Verne paraîtra également juste avant le festival 2021. Un ouvrage qui analyse avec pertinence l'histoire du Festival d'Amiens dans l'histoire mondiale du cinéma et des festivals.

Une histoire qui continue de s'écrire et que nous voulons partager avec vous.

Sylviane Fessier Marcos, Présidente des JCA.

Retour vers le futur

*Jean-Pierre Garcia
nous livre un récit des
vingt premières années
du festival*

• Jean-Pierre Garcia et René Vautier

LE MYS- TÈRE GARCIA

/ PAR JEAN-PIERRE MARCOS

Dans ce bateau qui vogue vers la France, Jean-Pierre Garcia voit s'éloigner la belle, la radieuse ville d'Oran où il est né quinze ans auparavant. Il a ensuite vécu à Sidi Bel-Abbès une douzaine d'années avec ses frères et ses parents. Ses arrières grands-parents étaient venus en Algérie, vers 1890, depuis la région d'Alicante en Espagne. La cité est gorgée de soleil et se découpe dans le bleu azur du ciel méditerranéen. Ce territoire arabo-berbère s'est construit vers l'an 902, avec une forte occupation venue d'Espagne au 16^e siècle.

Ces influences culturelles et historiques vont forger un Jean-Pierre Garcia, curieux, farouchement révolté contre les injustices, attentif aux gens de toutes conditions. Il n'a aucune appréhension du nomadisme et de l'aventure. Il quitte l'Algérie, riche d'une conviction personnelle, celle de vouloir partager avec les autres toute la beauté de ces histoires croisées. Après quelques années avec sa mère et ses frères à Creil, il arrive à Amiens pour faire des études de droit.

Passionné par l'histoire des civilisations et le cinéma il s'engage dans la lutte contre le racisme et l'antisémitisme et va créer la section amiénoise du MRAP. Mais son désir de culture le guide aussi vers une association d'étudiants l'ACLEA avec Francis Lec et Jean Pierre Bergeon pour créer la revue Ciné-Critique et un Ciné Club. Au début des années 70 il va jongler, entre sa vie de famille, ses études de droit pour devenir inspecteur des impôts, le MRAP et sa passion du cinéma. Avec son ami Albert Levy, ancien instituteur, Secrétaire général du MRAP, ancien résistant, acteur essentiel de la loi de 1972 contre le Racisme, il va dessiner le projet d'un festival de cinéma contre le racisme et l'antisémitisme, pour l'amitié entre les peuples en

s'appuyant sur l'équipe de Ciné-Critique et du MRAP local.

Tout le groupe de Ciné-Critique avait l'habitude de se réunir au bar « Le Continental » près de la place où se trouve maintenant la Marie-Sans-Chemise, pour boire un café et refaire le monde. Tous les jours pendant une petite dizaine d'années c'est dans ce Café que les idées vont circuler et les discussions s'enchaîner, parfois très animées. Après, « Garcia » comme on l'appelle se lève en s'excusant et marche vers le flipper posé à l'entrée du Continental.

Bien cambré, les bras légèrement écartés, il joue de ses deux mains agiles et expertes. Comme un footballeur qui frappe la balle des deux pieds, avec ses deux majeurs il actionne les deux boutons qui se trouvent de chaque côté de l'appareil pour faire voyager les billes d'acier. Avec élégance il tire sur le ressort qui envoie les petites billes dans l'espace de lumière, le flipper clignote de partout. Par ce jeu, il se constitue un inventaire de tous les obstacles et adversités qu'il devra affronter pour construire son projet de festival. Ses yeux plissés et tendus suivent le parcours de la bille, avec ses hanches il donne de temps en temps, une impulsion au flipper pour éviter que la bille ne tombe trop vite dans un des trous. Cette disparition provoque immanquablement dans sa descente infernale une musicalité singulière et l'oblige un peu navré à fixer ses yeux sur le mauvais score affiché.

En cet instant, il est seul dans un autre espace temps, plus la peine de le déranger, ou alors il vous gratifie d'un regard noir qui dit clairement, « là tu me déranges », avec inscrit dans sa moustache, son célèbre « Hijo de Puta ». Cette évasion constitue comme dans un film de Claude Sautet, un moment de réflexion hors champ.

On sent qu'il puise dans cette concentration, toute la conviction qu'il lui faudra pour convaincre, les élus, les quelques acteurs culturels et institutionnels locaux pour créer ce Festival du Film d'Amiens. Son objectif, faire venir dans cette ville des films du monde entier pour prouver aux cinéastes de ce qu'on nomme encore à l'époque le « Tiers-Monde, » qu'ils sont de cette grande famille du cinéma.

• Jean-Pierre Garcia



Son désir donner aux amiénois la chance de découvrir tout ce mouvement cinématographique mondial encore inconnu. Il veut, avec ces films, créer un nouveau continent en Picardie et indiquer combien les flux migratoires à venir vont modifier notre propre vie et la notion de pays.

Faire un plein d'émotions, organiser des rencontres, partager des expériences de vie, et donner au public l'envie de découvrir ces différences et développer une curiosité humaniste et généreuse. C'est une partie de cette histoire du Festival d'Amiens qu'il nous raconte dans ce deuxième numéro Spécial Ciné Critique, 40 ans du FIFAM.

Le mode opérationnel Garcia, passe par une énergie incroyable qu'il utilise pour partir au bout du monde chercher ces cinémas inconnus ou oubliés et revenir les valises pleines de revues, de copies de film qui pèsent « un vrai poids de voleur ». C'est un temps, une époque où il n'y a ni téléphone numérique, ni ordinateur portable, pas de DVD. Alors il faut prendre le temps de se poser, d'écouter, d'écrire sur ses carnets de voyage et partager des amitiés. C'est ainsi qu'au beau milieu d'une tribu Hopi au nord-est de l'Arizona, il va chercher le cinéaste amérindien Victor Masayesva. Pour rencontrer le réalisateur, il doit avoir l'accord du chef de la Tribu.

Pour cela pas d'autre solution que de passer par la Hutte de sudation, seul moyen de communication directe avec les esprits qui imprègnent la culture amérindienne et qui autorisent ensuite tous les possibles pour des échanges. À l'occasion de cette présentation du cinéma des Amérindiens, il va provoquer une rencontre mémorable sur la scène du grand théâtre de la MCA avec la présence de Budd Boetticher le grand réalisateur américain de Westerns qui s'excuse devant les cinéastes indiens présents pour ce Festival, d'avoir fait tuer autant d'indiens dans ses films. Bernadette Laffont et Bertrand Tavernier étaient ce soir-là avec nous en l'honneur du grand Budd.

Autre temps, autre aventure cette fois pour un parcours invraisemblable en scooter pour découvrir au fond d'un Atoll les quelques jeunes cinéastes de la Polynésie française qui rêvent de venir en France pour présenter leurs films, loin des clichés des films Connaissance du Monde.

En Nouvelle-Zélande il sait la relation mémorielle des peuples Maori avec notre Picardie. Il va s'attacher à convaincre la plus grande partie de la communauté des réalisateurs Maori de venir au festival d'Amiens pour présenter leurs œuvres. C'est ainsi qu'ils viendront chanter au cimetière de Longueval dans le cadre d'une cérémonie en souvenir des 1205 jeunes Maoris morts sur le front de Somme pendant la guerre 14/18.

Garcia est né un 16 juin et il garde en lui la date du 16 juin 1976, le jour des émeutes et du massacre de Soweto moment clé de la lutte de libération contre l'Apartheid. Pour le Festival et pour contribuer à la lutte anti-apartheid, il va imaginer comment parler de l'Afrique du Sud et surtout faire une rétrospective Cinéma & Apartheid en 1983. Il joue gros, le projet est ambitieux et fort dangereux. Il part en Afrique du Sud afin de trouver les films produits par les studios sud-africains et les confronter à ceux des pays africains qui combattent l'Apartheid

et le régime politique Sud-Africain. Les services secrets de ce pays enverront quelques agents pour surveiller les cinéastes qu'il avait invités à Amiens. La mémoire du Festival est douloureuse quand en 1988, Dulcie September, représentante de Nelson Mandela à Paris, est abattue devant son bureau, par des tueurs des services secrets sud-africains. Dulcie qui était venue au 3^e festival d'Amiens pour sa première intervention publique en France.

Pendant ces vingt premières années, Garcia va construire un véritable réseau d'amis du Festival dans le monde entier à Ouagadougou, Montréal, Berlin, Hanoi, Buenos Aires, Cannes, Mexico, Los Angeles, New York, Londres, Bruxelles, Alger, Istanbul, Carthage, Venise, Rome, Moscou, San Sebastian, Santiago du Chili, Valladolid, Alice Springs, à Trivandrum et tant d'autres... Il a toujours aimé la peinture et notamment la peinture sur soie, et chaque année il va peindre son Festival avec des couleurs qu'il va capter dans

tous ces pays, des improvisations géniales, toujours renouvelées, des vrais moments de création.

Un festival cela ne s'organise pas, cela s'invente et la copie est toujours une copie zéro... Infatigable globe-trotter, suractif, il va ainsi parcourir le monde, poussé par un infatigable besoin de découvrir la pépite, le film oublié à l'Université de Los Angeles, un réalisateur français perdu de vue, une grande actrice mexicaine qui a fait partie de la belle aventure des studios Churubusco-Azteca...

Il a toujours recherché l'invisible pour le replacer dans la vie. Ce nomadisme est inscrit en lui depuis son départ d'Algérie, le bouillonnement qui va l'agiter pendant 33 années sera déterminant dans sa capacité à dérouler les 33 séquences du film FIFAM.

Vous pourrez en suivre les treize dernières séquences dans le numéro 3 de « Ciné Critique spécial 40 ans » •

LES 20 PREMIÈRES ANNÉES DU FIFAM

/ PAR JEAN-PIERRE GARCIA



• Remise des prix

1979

NOVEMBRE 1979, UN GALOP D'ESSAI, UNE FORME DE TEST-PRODUIT (SI ON VEUT PARLER « ENTREPRENEUR ») EN NOVEMBRE/DÉCEMBRE. **Cinéma et Tiers Monde**

À savoir un programme d'une vingtaine de films, pas de compétition, une projection par film (en règle générale), plusieurs films le samedi et dimanche, deux films par jour en semaine (à 18 et 20h30). Deux Salles de la Maison de la Culture : Petit théâtre et Grand Théâtre (certains soirs). De nombreux invités,

originaires de plusieurs pays du Sud et des débats (à chaque projection) animés par les membres de l'association.

Fréquentation : environ 6000 entrées. Ce succès public nous conforte dans notre décision de créer un festival et renforce l'idée auprès de la Municipalité d'Amiens.



• Helvio Soto

1980

DÉMARRAGE À PROPREMENT PARLER DU FESTIVAL, EN 1980 AU MOIS DE MARS.

1^{res} Journées Cinématographiques d'Amiens contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples.

Équipe de bénévoles et quelques salariés : Mohamed Alkama, (réalisateur algérien,

Entre le premier cour-rier et le jumelage, trois Premiers ministres se sont succédés

auteur notamment d'un documentaire sur l'immigration : *Quitter Thionville*) est directeur artistique, Marc Mangin,

attaché de Presse et au catalogue.

Un comité de sélection bénévole composé de Jean-Pierre Garcia, Jean-Pierre Bergeon, Jean-Pierre Marcos, Gilles Laprévotte, Michel Luciani etc. Une équipe de décentralisation avec Jacques Vétillard, Patrice Laplace, Catherine Regond. Une autre à la publication/impression du bulletin quotidien : Aline Zydziak, Marie-Frédérique Garcia, Sylviane Fessier.

Et Jean-Pierre Garcia, président de l'association. 7500 spectateurs si je me souviens bien. 2 salles à la Maison de la culture, une au Pax. Catalogue sous forme d'un cahier tabloïd de 16 pages imprimé par le Courrier Picard en 2 couleurs et rédigé par nous-mêmes pour être tiré à 80 000 exemplaires.

Belle image en titre dans le Courrier Picard, le jour du lancement du festival : « Le Tour du Monde en Quatre-vingts films ». Le rédacteur était Patrick Duval, un journaliste qui nous aidera en 1983, lors d'une année sabbatique, à organiser et rédiger notre livret sur Le Cinéma et l'apartheid (88 pages).



• Remise de prix à Utpalendu Chakraborti (Inde)

1981/1982

DEUXIÈME SEMAINE CINÉMA ET TIERS MONDE (MOIS DE MARS EN 1981). MÊME CONFIGURATION QU'EN 1979 / MÊME NOMBRE (ENVIRON) DE SPECTATEURS QU'EN 1979.

2^{es} Journées Cinématographiques d'Amiens contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples.

(Festival International : 21 Mars 1982 (huit jours). Nombre assez conséquent d'articles parus dans la presse nationale et locale, La manifestation a été très vite étouffée par une très belle rétrospective sur les 20 ans du cinéma Algérien avec 25 titres différents, de long et court métrage, fiction et documentaire, une bonne dizaine d'invités, de nombreuses rencontres avec le public, dans la ville et les quartiers, en décentralisation dans la Somme principalement. Un panorama du cinéma Noir américain indépendant, un hommage à Hailé Guerimah.

29 Décembre 1982 : Ouverture du Cinéma Le Régent géré par Cinescop (coopérative). Sylviane Fessier en est la directrice.



• Jorge Sanjinés

1983

3^{es} Journées Cinématographiques d'Amiens contre le Racisme et pour l'Amitié entre les Peuples.

Le festival devient annuel et s'installe définitivement en novembre. Jean-Pierre Garcia est embauché comme directeur salarié à partir de novembre 1983. Salles : Maison de la culture (Grand Théâtre, Petit Théâtre, Jean Vilar), Cinéma Le Régent, Salle Gérard Philipe (Amiens Nord) et Campus Amphi 600.

Grande rétrospective sur le Cinéma et l'apartheid en Afrique du Sud composé d'un programme sur le cinéma anti apartheid, d'une rétrospective sur le cinéma des pays dits de la ligne de front : Angola, Mozambique, Zimbabwe, d'une rétrospective sur le cinéma à l'intérieur de l'Afrique du Sud dont notamment les films produits par l'Etat sud-africain pour tenter de convaincre les classes moyennes noires de leurs « identités » telles que déterminées par le régime raciste de Prétoria. Films d'action, policiers, mélo, filmés dans les quartiers métis de la Région du Cap...

Cette rétrospective qui ne fut pas toujours comprise dans sa diversité et sa richesse de contenu a constitué un pas important dans l'inscription du Festival dans le petit monde des festivals cinématographiques culturellement solides et ambitieux. Au fil des ans. Le superbe article de Françoise Audé publié dans Positif sert de référence pour comprendre notre travail. Dans les livres d'histoire du cinéma en sud-africain, dans la partie consacrée à l'examen et la critique du cinéma sous l'apartheid, le rôle de découvreur du festival d'Amiens, en ce domaine, a été signalé dans deux ouvrages.

Outre l'hommage (en sa présence) à Jorge Sanjinés (Bolivie), l'événement important pour l'avenir est le lancement du Jumelage FESPACO / Festival d'Amiens, en novembre 1983. Une imposante délégation burkinabé accompagnait le ministre de la culture et de l'information et la secrétaire générale du Fespaco, Mme Alimata Salembéré. La proposition de jumelage Amiens-Ouagadougou vint du festival d'Amiens. Elle avait été adressée au Premier ministre burkinabé dès décembre 1982. Pour mémoire, entre le

premier courrier et le moment du jumelage, trois Premiers ministres se sont succédés ! Le jumelage fut, matière de films, complété par un Hommage au FESPACO (projections des Grands Prix du long et du court métrage de 1969 à Février 1983).

Le développement des activités du Festival d'Amiens en direction de l'Afrique devront beaucoup dans le futur à ce jumelage avec le Fespaco. Du fait de la fréquentation assidue du Festival de Ouaga, de notre participation à de nombreuses réunions de travail, de séminaires ou congrès à l'occasion du Fespaco puis du festival d'Amiens. À suivre...



• Cinéma des Caraïbes

1984

NOVEMBRE 1984

4^e Festival des différences.

L'intitulé du festival se différencie. Dans le fond du travail, rien n'est fondamentalement changé, nous poursuivons sur la lancée du travail amorcé en 1983. La grosse erreur est dans l'annonce, dans la formule festival des différences, nous avons omis une notion essentielle, le cinéma. Jean-Pierre Bergeon qui avait proposé la référence aux différences, proposition avec laquelle j'avais été personnellement d'accord, reconnaît qu'il convenait de revenir au cinéma. Lors du bilan du 4^e Festival, nous avons décidé, en commun de dénommer le festival, Festival International du Film d'Amiens.

Analyse de nos principes de travail ; nos objectifs sont doubles : montrer des films des peuples colonisés, des pays récemment indépendants ou des minorités discriminées à savoir montrer des films tendant à exprimer ces identités.

Montrer des films traduisant l'image des dits peuples ou minorités dans les cinémas dominants, hollywoodiens ou autres. C'est un travail sur la représentation au cinéma des cultures minoritaires (de fait), travail d'analyse et de mémoire cinématographique. Agir contre le racisme, faire reculer les discriminations se révèle à nos yeux comme une vaste entreprise qui va au-delà du simple intitulé « contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples ». D'où cette recherche assez systé-

matique dans laquelle nous entrons. Et que nous tisserons au fil des ans.

Le contenu du 4^e Festival est significatif de cette évolution dans notre travail. Dans sa grande rétrospective consacrée aux Cinémas des Caraïbes notamment : Caraïbes francophones, hispanophones, anglophones et même néerlandophones (Curaçao). Déclinai-sons des différents cinémas et représentation de ces peuples et leur histoire par les cinémas américains et européens. Avec une section sur les cinémas des immigrations desdits peuples : Royaume-Uni (Trinidiens, Jamaïcains...) USA (Cubains, Portoricains, Haïtiens...), France (Antillais, Haïtiens). Un petit ouvrage de référence est publié. De nombreux ouvrages et festivals se sont inspirés de notre travail. Un festival Caraïbe a même été créé à Porto Rico, trois ans après le notre et sur base pluri-linguistique. Le document intitulé Cinéma des Caraïbes, coordonné par Marc Mangin comportait 140 pages et avait été rédigé essentiellement par notre équipe (à 60 % par moi-même). À l'époque, nous signons assez peu nos textes. Vieux réflexe militant?

Je n'ai commencé à exercer mon travail de directeur salarié qu'à partir d'Octobre/novembre 1983. Le temps de développer cette activité et de prendre la mesure de ce qui était visé par mes responsabilités artistiques, le temps de passer du travail militant (président d'une association Loi 1901) à une activité artistique à plein temps m'a amené en 1985 à positionner l'événement en tant que Festival International. J'ai été amené à cela, car j'ai très vite mesuré l'importance de l'équilibre des tâches à savoir le temps à consacrer à l'ensemble des aspects créatifs du Festival devait être partagé avec celui visant les tâches d'ordre financier et organisationnel : par moitiés égales.

Les recherches de subventions ont constitué l'un des premiers casse-têtes auquel nous avons été confrontés. J'ai pris le relai d'un travail accompli, en bonne partie jusqu'à par Jean-Pierre Marcos. Nous avons lui et moi des souvenirs cuisants de nos premiers contact avec le CNC et sa direction des activités culturelles (les responsables en étaient Alain David et Alain Begramian). Au début ils nous traitaient comme des « petits garçons » et promettaient de nous soutenir, mais nos efforts furent vains. Il m'a fallu commencer à comprendre ce système complexe et à toucher la toute nouvelle DDC, direction du développement Culturel du Ministère de la Culture (dirigée par Dominique Wallon). Moncef Ben Othmane qui avait en charge le secteur « cultures immigrées » compris très vite l'originalité de notre démarche et nous appuya significativement.

Nos recherches de financement nous conduisirent naturellement vers l'ICEI, institution chargée de financer les activités culturelles visant l'immigration en 1980. L'ICEI finançait ainsi l'émission Mosaïques diffusée le dimanche matin à 10h30, sur FR3. Émission fort regardée, car hormis la messe, les chaînes à l'époque ne fonctionnaient pas avant 12h30/13h. Très vite, une équipe venait à Amiens et réalisait un sujet diffusé le dimanche d'après à l'antenne. En 1982, notre rétrospective consacrée aux 20 ans du Cinéma Algérien trouva un très bel accueil dans cette émission dont le présentateur vedette Mouloud Mimoun était lui-même d'origine algérienne. En 1983, sur le thème de l'apartheid, l'émission en entier (1h30) était filmée à Amiens (en faux direct) depuis la scène du Grand-théâtre de la MCA. La remise d'un Prix Nelson Mandela à un film documentaire anglo-sud-africain marqua les esprits.



• Carlton Moss

1985

NOUVEL INTITULÉ DÉFINITIF.

5^e Festival International du film d'Amiens.

Cette édition a marqué grâce à l'édition d'un véritable catalogue, à la précision de son intitulé, à la cohérence de la programmation. À l'augmentation du public.

Le thème principal, Black Hollywood, a précisé notre démarche. Un vaste programme étudiait les stéréotypes des noirs dans le cinéma hollywoodien, de Hattie Mcdaniel (Autant en emporte le vent) aux figures plus récentes telles que Eddie Murphy. Un panorama des cinéastes Noirs Américains indépendants a complété l'Hommage à la grande figure des cinéastes noirs américains Gordon Parks (*Shaft*) en sa présence. Un excellent article d'Edouard Waintrop dans Libération a marqué cet hommage. Il citait deux films sous le titre « Les Incunables du festival d'Amiens : *The negroe Soldier* de Carlton Moss dans la série *Why We Fight* et *Native Son (Sangre Negra)* de Pierre Chenal et Richard Wright. Ce film fut tourné en Argentine en 1951.

Le jumelage retour fespaco-Festival d'Amiens se tint en Février 1985 à Ouagadougou. Jean-

Pierre Garcia fit partie du Jury international présidé par Mustapha Alassane (réalisateur, Niger). Ce fut le premier FESPACO de la période Thomas Sankara, président cinéphile très présent sur le festival. Un homme simple et chaleureux, jeune et fort dynamique.

En février 1985, une équipe vidéo du festival d'Amiens couvrit le fespaco, dirigée par Jean-Pierre Marcos elle était composée de Jean Schwalm, François Maillart, Eric Pitkiewitch. Le matériel dont elle disposait permettait de tourner, monter et projeter chaque soir les principaux événements tournés dans la journée. Ce fut l'occasion de belles rencontres avec le peuple de Ouagadougou et son président. En 1985, nous étions mieux équipés en matériel léger que la télévision burkinabé. Ce qui fit que le film bilan du FESPACO tourné par notre équipe d'Amiens devint le film officiel du Fespaco 85 et envoyé aux principales télévisions du continent. Depuis, bien sûr, les choses ont bien changé.

En 1985 a démarré le Marché International du Film d'Amiens (MIFA), marché des cinéastes indépendants que nous réalisions avec le soutien de l'École supérieure de commerce d'Amiens. L'objectif était de créer dans notre ville une plate-forme pour les jeunes auteurs, notamment américains, mais aussi africains et européens. Le MIFA a duré jusqu'en 1990. Il nous aura manqué un soutien plus important de la Municipalité et des partenaires commerciaux locaux. À quelques années près, nous aurions mis sur pied un fort bel outil.



• Oscar Barney Finn, J.P. Garcia, Alberto Cortez et Gabriela Roel

1986

UN FESTIVAL INTERMÉDIAIRE

Les Routes du Sud dans le Cinéma Français, beau nom destiné à amplifier le plus classique cinéma colonial français. Ce programme nous faisait voyager dans les classiques des années trente/quarante, retrouver les figures de Gabin et Arletty, saluer au passage la Maison du Maltais, croiser la Croisière Jaune et plus loin la Croisière Noire. Un programme de documentaires de l'ECPA permettait aussi de regarder du côté de l'Indochine (en guerre) comme de l'Afrique du Nord (en lutte aussi). Ce programme fut également apprécié par nos amis du FESPACO.

Une belle affiche donnait le ton. Ce festival marqua le début de nos rencontres avec le pays de Villa et Zapata : une belle rétrospective Le Cinéma mexicain des années Quarante-vingt démontra si besoin était la réalité de notre ouverture latino-américaine.

Autre point d'importance la confirmation de notre volonté de découvrir des œuvres rares ou disparues, le patrimoine cinématographique a toujours fait partie de nos centres d'intérêts. L'exhumation des quatre films tournés par Pierre Chenal pendant son exil argentin (durant l'occupation de la France) et que ce dernier croyait totalement disparus dans l'incendie du laboratoire où se trouvaient les négatifs, constituèrent une vraie révélation. Amiens devenait un festival qui aimait la chasse aux trésors cachés du patrimoine cinématographique.

Petit à petit, notre festival prenait sa route vers les grands mouvements de l'histoire du cinéma, vers des territoires inconnus ou peu fréquentés.



• Edgar Perry, Larry Littlebird et Bob Hicks

1987

LE 7^e FESTIVAL FUT UN SECOND TOURNANT D'IMPORTANCE TANT EN TERMES DE FRÉQUENTATION QU'EN TERMES DE RÉPUTATION ET DE SUIVI MÉDIA.

Historiquement, de nombreuses portes s'ouvrirent à nous, des perspectives se dessinèrent. Le thème principal : Le Cinéma des Amérindiens, Les Indiens d'Hollywood correspondaient pleinement à nos principes de travail et permettaient une vraie recherche cinématographique. Imaginons, plusieurs sous-dossiers Griffith et les Indiens, Thomas Harper Ince et les Indiens, le Burlesque et les Indiens... et bien sûr les classiques du Western. Quand au Cinéma des Amérindiens (États-Unis/Canada) la présence d'une dizaine de réalisateurs et réalisatrices constituait une première européenne voire mondiale. Le public était bouleversé et n'en croyait pas ses yeux ! Même la CIA nous avait envoyé deux agents pour vérifier pourquoi un festival s'intéressait tant aux indiens au nord de la France.

Le public était bouleversé et n'en croyait pas ses yeux !

La présence de Budd Boetticher constituait le deuxième volet fort pertinent de ce programme. Choisi pour son talent cinématographique et aussi, car il tourna plusieurs westerns particulièrement durs avec les indiens. Budd Boetticher fut fort bien accueilli par le public et les professionnels. Bertrand Tavernier vint le saluer à Amiens et le rencontra à plusieurs reprises. Leurs entretiens furent enregistrés. Tavernier s'en souvint lorsqu'il recherchait des documents filmés avec Budd B. pour nourrir les Bonus d'un western tourné par le réalisateur. En outre,

Bernadette Lafont se fit confectionner par un ami couturier une tenue approchant celle d'un torero, en hommage à Budd Boetticher, le cinéaste toréador (au Mexique, son film consacré au torero à cheval Carlos Arruza).

L'expérience vécue lors de la venue des Indiens à Amiens, la rencontre avec ce grand du Western qu'était Budd Boetticher marquèrent vraiment toute l'équipe du Festival en même temps qu'elles donnaient sens et valeur à notre démarche : explorer les cinémas de nations discriminées, analyser et critiquer la représentation qu'en donnaient les cinémas dominants (dans leur pays ou ailleurs). L'autre point d'importance, fut l'expansion naturelle que nous avons donnée à la notion de cinéaste différent. Budd Boetticher était un cinéaste différent, car il avait par passion abandonné Hollywood et sa gloire naissante, pour partir filmer au Mexique le toréador Carlos Arruza. Pendant plusieurs années Budd vécut « en quelque sorte » à la poursuite d'un Mythe. Jusqu'à ce que ce torero meurt dans un accident de voiture. Et que le cinéaste tente de réintégrer le giron hollywoodien. La « différence » de Budd Boetticher nous a ouvert cette année-là des perspectives de travail et de rétrospectives auxquelles nous n'avions pas véritablement songé jusque-là. « Sur le vif et grâce à l'appui de Pierre Cottrell, je me souviens avoir contacté en plein festival 1987, Monte Hellman, cinéaste marginal s'il en est, pour l'inviter l'année d'après ».

C'est ainsi qu'a commencé l'étonnante série d'hommages du Festival d'Amiens à nombre de grands noms du cinéma américain... hommages qui nous ont portés bien sûr vers de nombreux cinéastes du sud et d'ailleurs. Sam Peckinpah eut toute sa vie des problèmes avec les studios en matière de « Final cut », Robert Aldrich quitta Hollywood pour créer sa propre société de production et filmer les sujets qui lui plaisaient, Don Siegel malgré une brillante carrière n'en pouvait plus d'être repoussé hors des grosses productions, Jerry

Schatzberg était trop indépendant et européen (d'adoption) pour tisser une belle carrière. Monte Hellman devint un ami et nous rendit visite fort souvent.

À Budd Boetticher ont succédé Monte Hellman, Dennis Hopper, Aravindan (Inde), Sammo Hung (Hong-kong), Edgar G. Ulmer, Mike Leigh, Robert Parrish, Ahn Sung-Ki (Corée du Sud), Joe Dante, Sotigui Kouyaté (Burkina), Sam Peckinpah, Robert Aldrich, Jorge Silva Melo (Portugal), Shohei Imamura (Japon), Paul Leduc (Mexique) Isaac Bezzarides, Don Siegel, Tony Gatlif, Leo McCarey, Djibril Diop Mambéty (Sénégal), Jerry Schatzberg, Alexis Damianos (Grèce), Samba Félix N'Diaye (Sénégal), Jack Arnold, Lionel Ngakane (Afrique du Sud) Jaime Humberto Hermosillo (Mexique), Carlos Reichenbach (Brésil), Claire Denis, pour nous limiter aux vingt premières années du festival... sans oublier Merzak Allouache (Algérie), Pino Solanas (Argentine), Mohamed Lakhdar Hamina (Algérie), René Vautier, Hailé Gerima (Ethiopie), Paul Robeson, Yilmaz Güney (Turquie), Gordon Parks, Mahmoud Zemmouri (Algérie), Pierre Chenal, Paul Robeson, Jorge Sanjines (Bolivie)...



• Monte Hellman et Gordon Parks

1988

CETTE ANNÉE-LÀ FUT MARQUÉE PAR LA PRÉSENCE DE MONTE HELLMAN ET DE LA BELLE RÉTROSPECTIVE QUE NOUS LUI CONSACRÂMES.

Réalisateur et producteur américain qui nous a offert notamment *L'ouragan de la vengeance*, *The Shooting* et *Macadam à deux voies*. Il a également produit le premier long-métrage d'un futur grand réalisateur : *Reservoir Dogs* de Quentin Tarantino (1992).

Nous l'avions reçu en 1988, lors de la 8^e édition, pour un hommage en sa présence. Le FIFAM est fier d'avoir été l'un des premiers festivals à lui offrir une telle rétrospective, et permettre à ses films de rencontrer le public amiénois. La même année, nous avons édité, en collaboration avec Yellow Now, un ouvrage sur Monte Hellman, écrit par Charles Tatum Jr : le premier livre en français à retracer le parcours de ce cinéaste atypique. Nous l'avons

reçu, une deuxième fois, en 2002, en qualité de président du jury. Nous lui rendons aujourd'hui hommage suite à son décès en avril 2021...



• La grande menace

1989

LE THÈME HOLLYWOOD S'EN VA EN GUERRE

De New-deal au Maccarthysme fut l'un des moments phare clôturant les dix premières années du Festival. Ce dossier travaillé depuis plusieurs années, nous a permis d'ouvrir de nombreuses pistes sur la représentation de l'autre dans le film américain, d'aider à la compréhension de la représentation de l'ennemi dans le film de guerre.

De nombreux scénaristes et réalisateurs blacklistés vinrent à Amiens : Ring Lardner Jr, Bernard Vorhaus, Sonia Biberman ... Un ouvrage clé s'en suivit, La Grande Menace, édité par Trois Cailloux, société d'édition de la Maison de la Culture. Ouvrage primé par le Syndicat français de la Critique. Les auteurs Gilles Laprevotte, Anne-Marie Mangin et Michel Luciani étaient tous trois, membres de l'équipe du festival.



• La délégation du Pacifique

1990

IMAGES PACIFIQUES

1990, le Festival ouvre les portes du grand large. Il opère une synthèse des travaux développés au long des premières années et pose une recherche vers des cinématographies fort peu explorées et diffusées jusque là. Le titre en est beau : « Images pacifiques », en référence aux cinémas et expériences au-

diovisuelles des peuples aborigènes du pacifique sud. Une longue quête qui nous mène de la Polynésie à la Nouvelle-Calédonie, de l'Australie à la Nouvelle-Zélande, sans oublier la Papouasie Nouvelle-Guinée. Un double programme, cinéma et audiovisuel aborigène d'Australie, Papou, Kanak, Polynésien, Maori d'une part. Représentation de ces peuples aborigènes dans les différents cinémas du monde. Selon les pays les cinémas indigènes étaient plus ou moins développés, plus ou moins connus, d'autre part. Tout ou presque était à découvrir.

De la culture Maori nous connaissions depuis 1987, Ngati (la tribu), de Barry Barclay le premier long-métrage fiction tourné par un Maori. En 1990, nous avons réuni près d'une dizaine de réalisateurs et acteurs originaires de ces îles et continent. Parmi eux Pengau Nengo, réalisateur de Tinpis Run, le premier long-métrage fiction de Papouasie Nouvelle-Guinée (1990).

Du côté des cinémas européens, le festival explora le cinéma roumain mis au placard durant l'ère Ceausescu. Nous connaissions déjà les œuvres de Lucian Pintille (dont le fameux La Reconstitution, 1968) qui lui valut d'être censuré pendant plus d'une dizaine d'années. Au bout de la voie de Dinu Tanase autre film censuré après une semaine de projection en Roumanie, présenté en compétition à Amiens obtint le Grand Prix du 10^e Festival. Autres cinéastes distingués à Amiens en 1990 : Mahmoud Zemmouri et Jack Arnold. Nombre de festivals organisent, au fil des ans, des colloques professionnels. Rares sont les rencontres qui débouchent sur des actions concrètes.

En 1990, lors d'une rencontre sur la production en Afrique, les participants se faisant l'écho des demandes des producteurs africains précisèrent trois points à développer d'urgence :

- Créer une revue d'information professionnelle spécialisée.
- Créer un système de Bourses d'aide à l'écriture de scénarios
- Créer un mécanisme d'informations juridiques sur le Droit d'auteur.

Ces trois demandes furent satisfaites (au long des années qui suivirent) grâce au Festival d'Amiens avec le soutien du Ministère de la Coopération puis du CNC. À l'occasion du 10^e anniversaire du Festival, la Maison de la Culture d'Amiens publie un livre d'art : portraits d'invités du festival, à partir des photos réalisées par Yves Faure.



• Jean-Pierre Garcia et Mike Leigh

1991

1991, LE FESTIVAL HORS LES MURS.

L'année 1991 fut une année (avec 1992) assez spéciale, car notre base de travail, notre point de rendez-vous principal pour le public et les professionnels, à savoir la Maison de la Culture d'Amiens était fermée pour travaux. Ce qui nous conduisit temporairement à transformer le Cirque Jules Verne en salle d'inauguration et de clôture du Festival. Il fut gracieusement mis à notre disposition par la Municipalité d'Amiens.

Comme base arrière, pour les expositions, le Marché du film et l'accueil (invités professionnels, public). Nous avons passé un accord avec la directrice du Centre Commercial Amiens 2 (elle était une cinéphile convaincue et « pratiquante »). Tenir un festival dans un centre commercial tenait de la gageure et tout se passa bien. La morale de l'histoire tient dans cette remarque de Marie Hélène Fraïssé, journaliste à France Culture qui nous déclarait, « Je n'aurais jamais cru pouvoir tenir une émission en direct pour France Culture dans un centre commercial ».

Deux hommages marquants (Mike Leigh et Robert Parrish) en présence de ces deux auteurs. Et la poursuite de nos explorations amérindiennes, de l'Alaska à la Terre de Feu. Mike Leigh n'avait réalisé jusque-là que trois longs-métrage au cinéma, il était encore fort peu connu au plan international. Sauf que l'auteur était très expérimenté, en témoignèrent ses dix films de fiction tournés pour la télévision. Dans les années qui suivirent la rétrospective amiénoise, Mike Leigh devint un cinéaste primé à multiples reprises à Cannes (Naked, Secrets et Mensonges, Turner...). Le Festival crée la revue de liaison des cinéastes du Sud et du Nord : Le film africain. Sa première diffusion fut pour le FESPACO 1991 à Ouagadougou. En trois mois nous avons accompli le miracle, l'expérience durera plus d'une vingtaine d'années. Sa pagination augmentera, sa vocation est élargie aux pays du Sud (en plus de l'Afrique). 71 numéros ont été publiés jusqu'en 2014.



• Ahn Sung Ki

1992

1992, LES GREMLINS ET LES VAMPIRES MEXICAINS DÉBARQUENT.

Grâce à la présence de Joe Dante (réalisateur, États-Unis) et German Robles (comédien, Mexico). La programmation fort copieuse cette année-là nous permet de découvrir une star de la nouvelle vague sud-coréenne Ahn Sung-Ki, un comédien aussi célèbre dans son pays que Michel Piccoli, en France.

Dans son sillage les équipes de télé sud-coréennes viennent à Amiens, pour le plus grand bonheur de la municipalité qui cherchait à faire connaître notre ville aux investisseurs de Séoul ! Le festival organise un bel anniversaire en clôture de sa 12^e édition pour célébrer les 80 ans de la doyenne des comédiennes antillaises : Darling Legitimus. Une Licorne d'or pour l'ensemble de sa carrière est remise à Darling Legitimus (Rue Cases-nègres) par le président du jury Idrissa Ouedraogo.

Un comédien aussi célèbre dans son pays que Michel Piccoli, en France



• Kris Kristofferson visite la cathédrale d'Amiens

1993

1993, RETOUR À LA MCA... PREMIÈRE À LA CATHÉDRALE!

La célébration du dixième anniversaire du Jumelage avec le FESPACO permet une belle rétrospective des trente premières années des cinémas africains et un hommage à Sotigui Kouyaté, comédien et homme de théâtre et du cinéma burkinabé. Le talent et la générosité de ce comédien seront (dans les années qui suivent) connus universellement grâce à Rachid Bouchareb.

Le 13^e festival fut marqué par une rétrospective Sam Peckinpah (intégrale co-produite avec la Cinémathèque Française), en présence de plusieurs comédiens, dont Kris Kristofferson (*Pat Garrett et Billy the Kid*) et Susan George (*Les Chiens de Paille*). Kris Kristofferson qui découvrit *La Passion de Jeanne d'Arc* de Carl Theodor Dreyer, chef-d'œuvre du cinéma muet projeté dans la Cathédrale d'Amiens et accompagné à l'orgue. Les éditions des Trois Cailloux publient l'ouvrage de Gilles Laprévotte consacré à Mike Leigh (à la suite de la rétrospective organisée par le Festival en 1991).



• Klaus Gerke



• Ken Ogata

C'est en novembre 1996 que fut créé le Fonds d'Aide au développement du scénario, le FADS. Nous poursuivions ce rêve depuis 1990. Le FADS, aujourd'hui suspendu, dura 20 ans et permit d'attribuer plus de 200 bourses d'aide à l'écriture de scénarios de films venus d'Afrique, du Moyen-Orient, d'Asie et d'Amérique latine. Ce travail exemplaire fut mené à bien grâce à l'énergie et l'engagement de Thierry Lenouvel (Ciné Sud Promotion).



• Claude Brasseur

1994

1994, LE CINÉMA PORTUGAIS EST À L'HONNEUR.

Et, logiquement Le fil de l'horizon de Fernando Lopes est primé. C'est l'acteur français Claude Brasseur tenant le rôle principal qui emporte le Prix d'interprétation! Paradoxe et non des moindres, dans ce 14^e festival voyant les acteurs porter les grands thèmes : Eddie Albert (États-Unis), Rétrospective Robert Aldrich (intégrale co-produite avec la Cinémathèque Française), Jaclyn Jose (Philippines) Portraits de Manille ; Adela Sequero (Pionnière du cinéma réalisé par des femmes au Mexique). En cette 14^e édition, la rencontre entre le cinéma de demain et les œuvres de patrimoine prend une dimension nouvelle.

1995

1995, DE L'IRLANDE AUX AMÉRIQUES : LE CHANT DE LA TERRE.

Au-delà des soirées musicales dans les pubs de Dublin, l'Irlande (dernier territoire européen sous domination coloniale) sut exprimer son identité au travers du cinéma ; Réalité captée lors du 15^e Festival et qui rencontra avec bonheur les expressions des nations amérindiennes (du nord au sud).

Retour au patrimoine cinématographique avec le lancement d'une série de films rares :

quand les grands tournaient pour le petit écran (de John Ford à Steven Spielberg). L'idée d'un tel programme doit beaucoup dans l'importance que tinrent pour Sam Peckinpah et Robert Aldrich leurs travaux de jeunesse à la télévision. Nous avons découvert, cette année-là, plusieurs mines d'or ou champ de perles rares... Un livre de 110 pages consacré à l'histoire du Cinéma irlandais est publié par K films édition, (auteurs Jean-Pierre Garcia et Klaus Gerke).

1996

1996, L'AFRIQUE AUSTRALE ET L'ASIE REVIENNENT EN FORCE.

Lionel Ngakane, pionnier du cinéma noir sud-africain (en exil pendant longtemps) reçut l'hommage du festival d'Amiens pour l'ensemble de son œuvre ; à ses côtés Ingrid Sinclair, réalisatrice de *Flame* (1996) exprima le dynamisme des cinéastes du Zimbabwe et de l'Afrique australe. L'hommage à Shohei Imamura (représenté par son acteur fétiche Ken Ogata) fut l'autre grande rétrospective du 15^e festival. La plus complète intégrale de l'œuvre du maître japonais (y compris pour la

télévision) présentée en France.

Shohei Imamura reste pour tous l'auteur de *La Ballade de Narayama* (1983) et de *L'Anguille* (1997), deux films primés à Cannes ; mais aussi

de *Cochons et Cuirassés* (1961), *La Femme Insecte* (1963) et *Pluie Noire* (1989). Lien entre deux festivals, les retrouvailles avec Isaac Bezzerrides, scénariste de *En Quatrième Vitesse (Kiss me deadly)*. Comment oublier ce personnage savoureux et drôle qui, à plus de 80 ans, nous fascinait autant que le plus fougueux des jeunes hommes.

Nous avons découvert, cette année-là, plusieurs mines d'or ou champ de perles rares



• Tony Gatlif

1997

1997, LES TSIKANES RENCONTRENT L'INSPECTEUR HARRY ET QUELQUES AUTRES...

Bel hommage rendu lors du 17^e Festival à Tony Gatlif, auteur du film fondateur *Latcho Drom* et père spirituel du cinéma tsigane européen.

Autres personnalités marquantes saluées à Amiens (et en leur présence) en novembre 1997 : Khuong Mê, cinéaste vietnamien qui littéralement réinventa le cinéma dans les marais du sud Vietnam à la fin des années quarante ; Willy Holt, doyen des décorateurs français (César de la déco pour *Au revoir les enfants*) qui partagea son temps entre la présentation de films auxquels il collabora et une véritable leçon de déco avec notamment le groupe 2HB (graphesurs amiénois).



La grande rétrospective (coproduite avec la Cinémathèque) fut consacrée à Don Siegel, réalisateur de films de référence comme *L'Invasion des profanateurs de sépulture*, *Les Proies*, *Dirty Harry*, *Tuez Charley Varrick*... Don Siegel fut avec Sergio Leone, l'un des deux mentors de Clint Eastwood.



• Carlos Reichenbach

1998

1998, LA RENAISSANCE DU CINÉMA BRÉSILIEN, UN PAS ÉNORME VERS LA DÉMOCRATIE.

Un vaste programme qui sut conquérir un vrai public à Amiens. Du Brésil à la mémoire de l'esclavage, le lien est évident et mérite d'être posé.

Tout autant que la mémoire du cinéaste sénégalais Djibril Diop Membéty, emporté par un cancer. Autre rétrospective marquante

(coproduite avec la Cinémathèque) l'intégrale de l'œuvre de Leo McCarey. Rétrospective qui donna lieu à l'édition d'un livre Leo McCarey ou le burlesque des sentiments de B. Benoliel et JF Rauger (Cin. Française et Fest. d'Amiens).

Les Migrants dans le cinéma européen des années 90 constitue la première partie d'un thème qui sera développé en 1999 également.



• Jerry Schatzberg

1999

1999, LA DÉCENNIE S'ACHÈVE SUR UN PROGRAMME FORT NOURRI, AU SUD COMME AU NORD.

Des hommages aux cinéastes Alexis Damianos (Grèce), Samba Félix Ndiaye (Sénégal), Jerry Schatzberg (États-Unis) aux programmes sur le cinéma populaire

marocain ou turc, en passant par le thème des migrants dans les cinémas en Europe, les voyages et les expressions se tissent sur les écrans du Festival d'Amiens.

Plusieurs rétrospectives permettent d'aller au-devant de la contestation et de la contre-culture dans la société américaine des années soixante-dix. Tout en saluant Delmer Daves et son cinéma bâti sur la morale des pionniers (*Les Passagers de la Nuit*, *La Flèche Brisée*, *3h10 pour Yuma*, *La Colline des potences*...). Grâce aux éditions Vol de Nuit (Amiens), un ouvrage coordonné par Bernard Benoliel fut édité en 1999. À suivre dans le troisième numéro •



Rencontres du troisième type

On ne se contente pas de montrer des films à Amiens, on les aide, les découvre et les partage

re

e

LE FONDS D'AIDE AU DÉVELOPPEMENT DU SCÉNARIO

/ PAR THIERRY LENOUEL (D'APRÈS UNE ENTREVUE DE COLINE BERGEON)

Jusqu'en 1995, j'étais délégué général du festival de Montpellier (Cinémed). Une expérience qui avait bien commencé, mais qui a tourné court. L'année suivante je rencontre Jean-Pierre Garcia à Rotterdam qui me propose de venir travailler au festival d'Amiens.

À Montpellier, j'avais développé l'organisation d'une bourse d'aide au développement du scénario. À cette époque, j'avais une double casquette, à la fois médiateur culturel et attaché de presse/distributeur. Je m'occupais déjà de films d'auteur, plutôt orientés sud il est vrai. Je connaissais donc bien les manques et problématiques liés à ce cinéma. Après avoir créé une aide à la distribution pour le film primé dans le cadre du festival, afin de stimuler la diffusion du film sur le marché commercial, j'ai pensé qu'une bourse d'aide à l'écriture pouvait devenir une aide importante et utile apportée par le festival. En effet, beaucoup d'auteurs des pays du sud avaient de belles histoires à raconter, mais leurs scénarios n'étaient pas au point. Aussi, quand Jean Pierre Garcia, avec lequel

on partage le même goût pour un cinéma d'auteur de qualité et engagé, m'a proposé de venir à Amiens, j'ai pensé que c'était une bonne occasion de créer un véritable fonds d'aide au développement du scénario, destiné essentiellement aux projets issus de pays dont les structures ne permettent pas l'aboutissement d'un scénario dans de bonnes conditions. Rapidement, l'idée de ce fonds d'aide a recueilli l'aide de tous les ministères et organismes concernés qui le financent.

Il est devenu ensuite une étape intermédiaire importante avant le Fonds Sud, qui est le fonds d'aide à la production à l'époque de sa tenue. En effet, les bourses accordées aux projets permettent à leurs auteurs de travailler plus sereinement l'écriture de leurs scénarios, en leur permettant souvent de s'adjoindre l'aide de co-scénaristes ou consultants professionnels. Mais surtout, au-delà de l'intérêt évident que représente l'argent gagné par ces bourses, c'est la

confrontation de leurs projets avec un panel de professionnels « haut de gamme », qui a lu et étudié leurs dossiers avant leur audition au festival d'Amiens, qui déterminera des axes et des choix de réécriture importants, ainsi que de très bons conseils à suivre pour leur mise en production future.

Quatre bourses de 10 000 € sont accordées à 4 projets de la sélection internationale (faite à partir de projets en provenance des pays en voie de développement), ainsi qu'une

bourse de 7 600 € qui est décernée à 1 projet de la sélection française (faite sur la base de projets porteurs d'une thématique précise, liée aux conséquences

Un jury composé de professionnels de très haut niveau...

directes et indirectes de l'immigration et à l'intégration dans la société française).

Depuis le premier FADS (Fonds d'Aide au Développement du Scénario), en 1996, les bailleurs de fonds nous sont restés fidèles, à de rares exceptions près, de même que notre jury. Car, quand on trouve un bon juré, j'entends par là un professionnel qui peut être utile aux candidats, non seulement lors de leur audition à Amiens, mais aussi pour la suite de leur parcours, on essaye de le garder. Et ça marche! Au fil des ans, j'ai ainsi constitué un jury composé de professionnels de très haut niveau, qui prenaient plaisir à se retrouver chaque année à Amiens, mais se conduisaient comme une sorte de mini lobby, en aidant au mieux les projets à aboutir.

Depuis son origine, on peut dire que les résultats du FADS sont très positifs. Plus de 50% des projets sont devenus des films, souvent primés dans les festivals et distribués. Je crois qu'on fait un bon travail de lecture, une bonne sélection, et que le jury fait enfin le bon choix. C'est un bon « retour sur investissement ». Ce sont des moments très agréables. De belles rencontres. Pour ma part, l'organisation de ce fonds d'aide m'a définitivement décidé à aborder la production. Il m'arrive d'ailleurs parfois d'avoir l'occasion de rencontrer des projets que par la suite je vais aider en coproduction, comme *Rachida* de Yamina Bachir Chouikh ou *La sociedad del semáforo* de Rubén Mendoza. Au final, je re-



• Thierry Lenouvel (à droite) au FADS

mercie Jean-Pierre Garcia de m'avoir décidé à ne pas laisser tomber ma casquette « d'animateur culturel » et je lui en suis reconnaissant. Je crois qu'on a vraiment réussi notre coup et permis de découvrir de nouveaux auteurs! La première fois que je suis venu à Amiens, au mois de novembre, il faisait un temps de chien, un crachin glacial... Il faisait nuit, place de la gare. Mon premier réflexe a été de me retourner vers les panneaux d'horaires pour voir les prochains retours pour Paris! J'ai chopé la crève de ma vie et je me suis dit « Plus jamais je ne reviendrai ici! ». Comme quoi, il ne faut jamais dire jamais... C'est presque d'ailleurs devenu un principe de production dans le cinéma d'auteur : il n'y a jamais de problèmes, il n'y a que des solutions!



• Abderrahmane Sissako au FIFAM en 1998. En 2006, il reçoit le FADS avec Bamako

Quand je travaillais pour le festival de Montpellier, qui est juste avant, à l'époque de la Toussaint, je vendais l'événement en vantant la douceur de « l'été indien ». En commençant à travailler pour le FIFA, en 1996, je me souviens que le festival rendait hommage au cinéma d'Afrique du Sud, et qu'un super orchestre de jazz sud africain avait donné un concert à la Lune des Pirates. J'y étais allé, accompagné par certains de mes jurés et partenaires financiers, et on était tous sortis des étoiles plein les yeux... Depuis, je vante la chaleur des soirées picardes!

Pour moi, le FIFA, c'est la rencontre de la cinéphilie la plus exigeante (de Sam Peckinpah à Monte Hellman, de Imamura à Leo McCarey, de Ida Lupino à Pierre Chenal, des studios Churubusco mexicains à la Hammer Film...) avec des cinématographies émergentes, de la plus grande rétrospective jamais organisée sur les cinémas des Indiens du monde entier et le rendez-vous régulier des cinémas d'Afrique. Ce festival est un lieu de découvertes incroyables, mais c'est aussi la rigueur d'une ligne éditoriale alliant qualité et engagement... Pour moi, l'essentiel est là! Je me souviendrais toujours de Yamina Bachir Chouikh qui avait obtenu la bourse

du scénario pour *Rachida*, et revient avec le film fini en compétition et gagne le grand prix! Lors de la clôture, lorsqu'elle a parlé de son parcours du combattant et de ce que ce film représentait pour elle, il y avait une émotion incroyable dans la salle, tout le monde pleurait!

Je me souviens aussi des réalisateurs uruguayens, Pablo Stoll et Juan Pablo Rebella, venus au FADS présenter *Whisky*, au tout début de la carrière que l'on sait. Ou encore Mahamat Saleh Haroun venu présenter Daratt, Elia Suleiman *Intervention divine* ou Abderhamane Sissako *Bamako*. Une autre année, on invite un projet au FADS, d'une réalisatrice sénégalaise. Cette belle femme commence à nous présenter son projet dans un langage très imagé et introduit chacun de ses personnages sous forme de poupées de chiffon. C'était une histoire de femme trompée par son mari, et soudain elle déclare « ... de toute façon, l'homme est un chasseur! », en regardant droit dans les yeux l'un des membres de notre jury qui se balançait sur sa chaise. Et boum! il tombe. La salle entière fut prise d'un fou rire pendant un long moment. Je garde encore le souvenir du 20^e anniversaire du festival où James Coburn est venu. L'un des sept mercenaires était là! L'une des dernières grandes stars de Hollywood... Ou encore Danny Glover, Annie Girardot, Claude Chabrol etc.

Et aussi, cette fois, pour les 25 ans, où je pleure deux fois pendant le festival. La première fois, lors de la projection de LA Jeanne d'Arc de Dreyer, dans la cathédrale d'Amiens, tellement le spectacle était grandiose de beauté, avec un accompagnement musical à l'orgue sublime. Et la deuxième fois, où je pleure de rire avec la salle, entouré de jeunes qui connaissent aussi le film, lors de la projection

du film de Georges Lautner *Les Tontons flingueurs* pour un hommage à Francis Blanche. Un vrai bonheur... Pour la première fois je voyais ce film en salle, sur grand écran, film culte vu jusqu'alors uniquement à la télévision. Ou encore la rencontre avec John Sayles (enfin!) pour lequel j'ai passé sept ans de ma vie à rembourser le prêt qui m'avait permis de le faire découvrir en France en distribuant *The brother from another planet*, 20 ans plus tôt...

Et enfin, peut-être, mon plus beau souvenir, la soirée du *Gône du Chaaba*, où je réunis Christophe Ruggia, le réalisateur, Mohamed Fellag, l'acteur, et Azouz Begag, l'auteur du roman, alors Ministre pour l'Égalité des chances. Une belle émotion, un acte d'amitié très fort et une fin de soirée très arrosée... •

**Plus de 50 %
des projets sont devenus des films, souvent primés dans les festivals et distribués**

42 FILMS SOUTENUS

ENSEMBLE DES FILMS TOURNÉS APRÈS AVOIR ÉTÉ SOUTENUS AU FADS AINSI QUE LEUR SÉLECTION À DES FESTIVALS

L'Appel des Arènes de Cheikh N'Diaye (Sénégal – 2005) Forum – Berlin

El ardor (L'Ardeur) de Pablo Fendrik (Argentine – 2014)

Hors compétition — Cannes

Los ausentes (Quand les chevaux apprendront à pleurer) de Nicolas Pereda (Mexique – 2014) – BAL/Bafici 2014 et « The BAL goes to Cannes »

Bamako (La Cour) de Abderrahmane Sissako (Mauritanie – 2006)

Un Certain Regard — Cannes

Bien être de Ana Katz (Argentine – 2015)

Daratt (Une saison sèche) de Mahamat Saleh Haroun (Tchad – 2006) Compétition – Venise

Le Dernier maquis de Rabah Ameur-Zaïmeche (France – 2008) Quinzaine – Cannes

Entre parenthèses de Hicham Falah et Mohamed Chrif Tribak (Maroc – 2007) San Sebastian

Les Enfants d'Inkisi de Gilbert Ndunga Nsangata (Congo – 2009)

Eva ne dort pas de Pablo Aguero (Argentine – 2015)

L'Exil et le royaume de Andreï Schtakleff et Jonathan Le Fourn (France – 2008) Venise

Frère de Teona Grenade (Géorgie – 2013)

Le Jardin d'un autre homme de Sol Carvalho (Mozambique – 2006) San Sebastian

Khamsa de Karim Dridi (France – 2008) – Locarno

Lamb de Yared Zeleke (Ethiopie – 2015) Un certain regard — Cannes 2015

Lettres d'Algérie de Azize Kabouche (France – 2001)

Mataha de Rachid Masharawi (Palestine – 2005)

La Nuit de la vérité de Fanta Regina Nacro (Burkina-Faso – 2004) Compétition — San Sebastian

La Neuvième histoire de Besnik Bisha (Albanie – 2007)

L'Œil du cyclone de Sékou Traoré (Burkina Faso – 2015)

Compétition – Fespaco (Burkina Faso)

Pomegranates and Myrrh de Najwa Najjar (Palestine – 2008) Sundance – Rotterdam

Poussière de Julio Hernandez Cordon (Guatemala – 2012)

Priphan, le dernier refuge de Guillaume Suon et Anne-Laure Porée (Cambodge – 2013)

Rachida de Yamina Bachir-Chouikh (Algérie – 2002) Un Certain regard – Cannes

Rêves d'or de Diego Quemada Diez (Mexique – 2013) Un Certain Regard – Cannes

Roues libres de Sidiki Sijiri Bakaba (Côte d'Ivoire – 2002)

Run de Philippe Lacote (Côte d'Ivoire – 2014) Un Certain Regard – Cannes

Salamandra de Pablo Aguero (Argentine – 2008) Quinzaine – Cannes

Le Silence de la forêt de Didier Florent Ouénangaré et Bassek ba Kobhio

(Centre Afrique/Cameroun/Gabon – 2003) Quinzaine – Cannes

Sofacama de Ulises Rosel (Argentine – 2006)

La Société du feu rouge de Ruben Mendoza (Colombie – 2010) Compétition – Amiens

Le Soleil assassiné de Abdelkrim Bahloul (Algérie – 2003) Compétition San Sebastian

Sur la planche de Leïla Kilani (Maroc – 2011)

Compétition Amiens, San Sebastian — Quinzaine – Cannes

Tarfaya (Un aller simple) de Daoud Aoulad-Syad (Maroc – 2004) Compétition San Sebastian

Ten'ja de Hassan Legzouli (Maroc – 2004) Compétition – Locarno

Time of the Comet de Fatmir Koçi (Albanie – 2008)

Tueurs de chiens de Isa Qosja (Kosovo – 2005)

Violence de Jorge Forero (Colombie – 2015)

Whisky de Pablo Stoll et Juan Pablo Rebella (Uruguay – 2004) Un Certain Regard – Cannes

Zig-Zag de Antonio et Killy Olivares (France – 2002)

Zulu love letter de Ramadan Suleman (Afrique du Sud – 2004) Horizonti – Venise

Yema (Ouardia avait deux enfants) de Djamilia Sahraoui (Algérie – 2012)



• Un spectacle de danse en partenariat avec le centre culturel amiénois Étoile du sud

VIVE LA SOCIALE!

/ PAR CHRISTINE GAMBET

Arrivée à Amiens en 1973 pour y suivre mes études d'assistante sociale, je n'avais pas d'inclinaison particulière pour le cinéma. Durant mon enfance, j'ai vécu jusqu'à l'âge de dix sept ans sans télévision à la maison, où l'on prônait plus volontiers la lecture. Ma première sortie familiale au cinéma, j'avais alors 12 ans, c'était pour *La Grande Vadrouille*, suivi de *Le Petit baigneur*. Ma véritable première émotion cinématographique ce fut plus tard pour *Élise ou la vraie vie* à Douai. Le choix était alors guidé par mes professeurs.

J'y ai trouvé tout ce que j'aime et qui deviendra constitutif de ma personnalité et de mes choix de vie. Le contexte de l'usine, la romance amoureuse entre deux personnes de

culture différente, la dénonciation de l'intolérance, du racisme, on est alors en 70 et la fin de la guerre d'Algérie n'était pas loin, sur les murs de la ville on pouvait encore lire «OAS vaincra». Tout me parlait et m'émouvait dans ce film. Ma conscience politique et sociale alors balbutiante, était en marche.

Plus tard donc je m'oriente vers une carrière sociale, un mystère qui demeure d'ailleurs encore à ce jour sur le choix de cette orientation alors que j'étais en 1^{re} année de Lettres à Lille. À Amiens, trois ans plus tard, mon diplôme d'AS en poche, je trouve tout de suite du travail et, fille d'une lignée familiale laïque et socialiste, je ne tarde pas à me syndiquer. Plus tard à militer au parti communiste. De ces engagements, je me suis nourrie au contact des camarades et des amitiés se sont nouées.

C'est ainsi que je participe à la création de la SCOOP cinéma le Régent. Une belle aventure humaine, une grande fierté d'avoir un cinéma à nous qui avait pignon sur rue, des hauts et des bas, mais surtout une programmation hors norme qui se distinguait de ce que l'on pouvait voir au Paris. Je me souviens encore de «Norma Ray».

Du Régent au Festival il n'y avait qu'un pas, les mêmes fêlés de cinéma étaient aux manettes et leur folie était contagieuse. Mais

pour en revenir à mon parcours professionnel, mes convictions ont toujours guidé ma pratique. Et si j'ai pu prendre distance avec l'idéologie, j'ai gardé les valeurs d'humanisme et de justice sociale.

Mon travail, ma raison d'être au monde c'était d'aider l'autre à rester digne, à tenter de réparer les inégalités, à faciliter l'accès aux droits, tous les droits, des plus vitaux bien sûr à ceux trop souvent considérés plus secondaires comme la culture, l'éducation et les loisirs. Les histoires humaines qui m'ont été données de connaître, m'ont nourrie,

car chaque vie aussi fracassée soit-elle était passionnante. Chacune de ces destinées invitait à l'humilité et au partage, mais aussi à la remise en cause, à tenter de faire bouger les lignes.

Car, ce contre quoi je me suis toujours

insurgée était une forme de déterminisme social, les 30 glorieuses étaient derrière nous et l'ascenseur social en panne.

81 la gauche est au pouvoir, en 88 elle instaure le RMI qui permet, en plus d'assurer un revenu minimum à ceux qui n'ont plus rien, de favoriser la réinsertion des ces personnes au travers d'initiatives et d'actions pouvant s'inscrire dans le champ culturel, sportif ou créatif. Des fonds sont affectés à cela et tout naturellement le Festival s'inscrit dans

cette dynamique en créant un maillage tenu avec les travailleurs sociaux du territoire pour permettre aux publics les plus défavorisés d'accéder aux projections, mais aussi en accueillant dans son équipe de bénévoles, des allocataires du RMI volontaires qui viennent là reprendre goût à une activité professionnelle ou simplement confiance en eux.

Ainsi le festival dont la philosophie est la lutte contre toute forme de racisme et de ségrégation sociale, prônant la diversité, le partage des cultures et per-

mettant l'expression des minorités, n'est pas juste un événement festif destiné à des initiés, mais bien ancré dans la réalité sociale de notre ville participant à l'éducation et l'éveil des consciences, meilleur rempart contre l'intolérance et l'ignorance.

Aujourd'hui les inégalités sociales sont toujours là, le RSA qui a succédé au RMI est tributaire des politiques départementales qui en ont la gestion. Le temps des jonctions contradictoires est arrivé, c'est la marche forcée à la reprise d'un travail quand l'offre d'emploi se fait rare. Les budgets destinés aux actions d'insertion sont peaux de chagrin. Et c'est sans parler de la dématérialisation à outrance des démarches administratives, censée les simplifier, mais excluant un peu plus chaque jour des personnes de leurs droits.

Les subventions allouées aux organismes culturels qui tiennent à démocratiser leur accès sont dérisoires. Le festival n'y a pas échappé. Pour autant il n'a pas lâché son fil d'Ariane en direction des publics les plus fragilisés socialement. Et c'est tout naturellement que j'ai accepté d'animer avec d'autres camarades bénévoles un atelier dit «des publics empêchés».

Depuis trois ans nous avons travaillé à remailler des liens avec les structures et institutions sociales volontaires qui accompagnent leurs publics et les invitons à participer à l'évènement. Durant l'édition 2019, c'est un peu plus de 500 enfants et adultes qui assisteront à une ou plusieurs projections.

Une tarification adaptée et accessible a été proposée pour l'ensemble de ces publics. Ces publics sont divers, de la personne en minima social au demandeur d'asile, du jeune au chômage non indemnisé à la personne retraitée au minimum vieillesse, chacun a soif de se distraire, de rompre l'isolement, de s'évader le temps d'une projection, de rêver et de découvrir des mondes et des cultures d'ailleurs.

Les travailleurs sociaux quant à eux, souvent contraints par une forme de violence institutionnelle, aspirent aussi à enrichir leur démarche professionnelle en diversifiant leurs outils, en s'appuyant sur des leviers tels que la culture pour offrir une meilleure prise en charge et sortir du simple contrôle social où l'on voudrait les assigner. C'est souvent aussi difficile d'amener une personne à s'inscrire à Pole Emploi qu'à franchir les portes d'un théâtre ou de la Maison de la Culture.

Alors ensemble, modestement, nous travaillons à donner les clés pour que chacun s'autorise à pousser la porte. Et pour que chacun vive sa vie sur grand écran •



• Le cinébus devant la Maison de la culture

DU RÊVE DESSINÉ AU RÊVE RÉALISÉ

/ PAR FRÉDÉRIC SCHILDKNECHT

Si on te propose le Color'ado et que cela ne t'intéresse pas, viens quand même... Tu vois : quand tu n'as pas goûté... et bien voilà! Témoignage enthousiaste de collégiens au Color'ado 2019 qui sonne comme une invitation fortement recommandée :

les ados parlent aux ados, un message coloré!

Et de quelle aventure nous parlent-ils donc? D'un projet qui aurait dû vivre

en 2020 sa 33^e édition. Mais quelle mouche a donc piqué la licorne du festival pour accueillir plus de 1700 jeunes réalisateurs de film d'animation depuis plus de 30 ans?

FLASH-BACK SUR CE DISPOSITIF DU FIFAM

En 1986, Jean-Pierre Garcia et Richard Clark se rencontrent au Canada (lors du Festival Vues d'Afrique) autour du projet ANIMATHON : réaliser des films d'animation sur une très courte période, projet international.

Un an plus tard, en 1987, l'Animathon québécois débarque avec ses « Flycases », sortes de boîtes noires de réalisation en pellicule 16 mm. Avec les moyens du bord, le festival propose le projet dans les collèges du quartier nord avec un apport financier de la mairie (« programme d'intervention de l'Etat pour les quartiers difficiles »). Le film 16 mm, développé à Paris, revient juste à temps pour une projection spéciale pendant le festival. Marie-Stéphanie Blot, participante en 1987 avec le collègue César Franck :

« On allait faire un film! On a pensé que c'était un film

sur le sida, à l'époque on en voyait des clips. On a fait la conception de A à Z, des dessins vraiment très simplistes en noir et blanc qui allaient s'animer — la réalisation renvoie au premier film de l'histoire du cinéma "Fantasmagorie" d'Emile Cohl. La magie ne

s'est pas arrêtée là. Je rappelle : je suis d'Amiens Nord, de cette ZEP. Invités à la projection du film, nous sommes allés... à la Maison

de la Culture. Je n'en connaissais que le nom. Il y avait beaucoup de monde! Et c'était la maison de la Culture, la première fois pour moi! » De 1987 à 1994, Richard Clark et son Animathon international s'installent au FIFAM, soutenu par le Centre musical d'Étouvie (Michèle et Jean Villatte) pour la partie son et qui vont progressivement remplacer les musiciens canadiens. Quatre à cinq collèges ou lycées, lycées professionnels, BTS ou sections arts appliqués

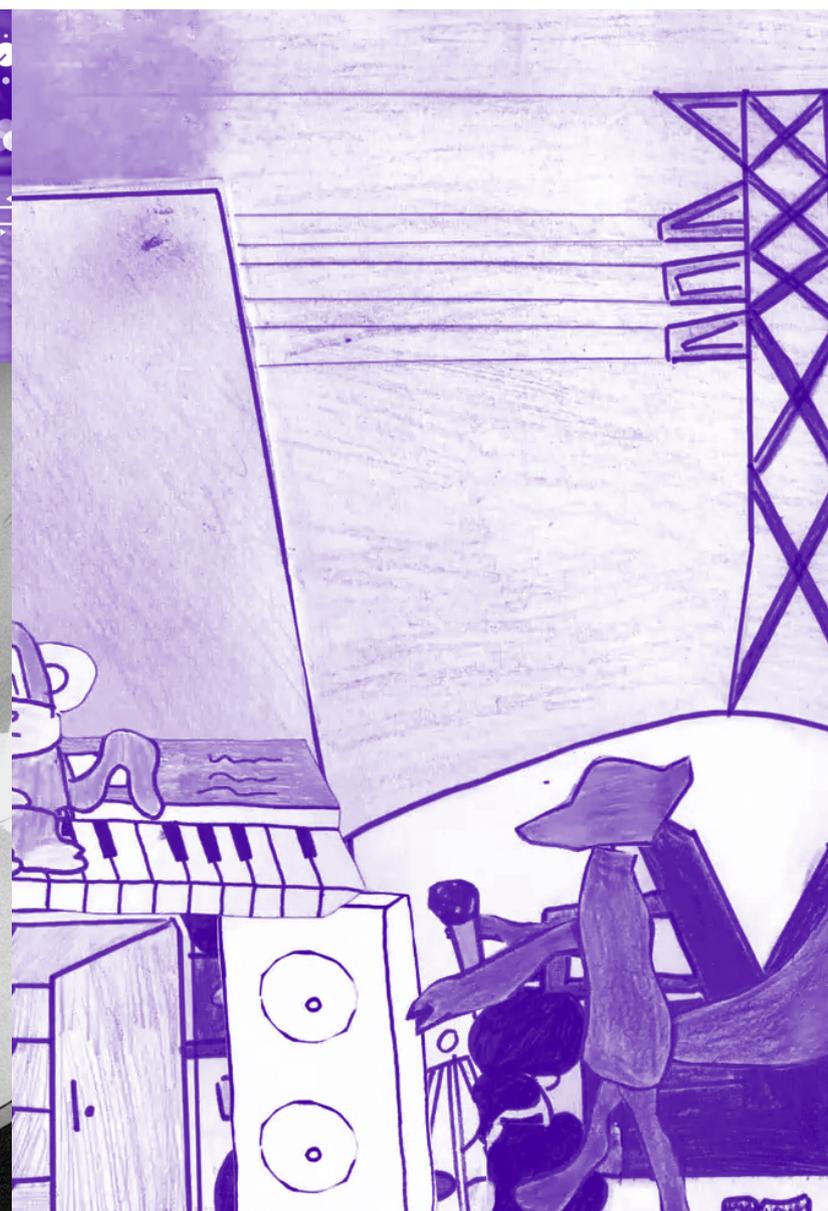
participent au projet, jusqu'à 70 participants de la 6^e au Master2, selon les années. Une décentralisation de l'Animathon s'opère même dans l'Oise au lycée agricole d'Airion. La maison d'arrêt d'Amiens y participe quelques temps. Les enseignants contribuent à la dynamique du projet qui s'appuie sur les thèmes artistiques du FIFAM. FR3 Picardie offre plusieurs échos au projet en parlant « d'un exercice de création pure » et en signalant que « pour beaucoup, c'est une première incursion dans un univers que pourtant ils côtoient quotidiennement. »

La technique de prise de vues en 16 mm demande une infrastructure complexe (tournage, développement et retour à temps de la pellicule pour la projection). Un exercice de haute volée! Les financements depuis le début restent complexes à rassembler. Au départ le secteur Amiens Nord grâce à Marie-Frédérique Garcia, puis au fil des ans la DRAC Picardie puis Hauts de France et Amiens Métropole pour une partie complétée par le FIFAM. En 1995, la formule évolue du cinéma 16 mm vers la vidéo qui autorise plus de techniques d'animation. Après un apport technique au dernier *Animathon*, Bertrand Blandin (toujours sur le banc de montage en 2020!) et William Quenum assurent la partie artistique et technique du projet qui change de nom. Le principe de base du COLOR'ADO, c'est de faire un court métrage

d'animation en une semaine. Au début de la semaine, il n'y a absolument rien ; et tout est construit sur cette semaine : du scénario au tournage. La réalisation s'opère avec différentes techniques : papiers découpé, pâte à modeler, dessin papier, dessin cellulo, etc... On doit faire douze images par seconde pour décomposer le mouvement. Ce qui demande énormément de travail de la part des participants. Une semaine, c'est très court, en fait. » Et comme l'affirmait Richard Clark « faire des films de trente secondes, cela force à se concentrer sur une idée. » Au long des années, la partie son est prise en charge par le centre musical d'Étouvie (Michèle Villatte et Bruno Sicaud) puis par Etienne Saur, classe d'électro-acoustique du CNR d'Amiens), poursuivie par l'association Bruits d'écran, avec des créations sonores de Laurent Nassif et Simon Léopold. Plus récemment, l'association « La Fabrique d'images » assure l'encadrement artistique du Color'ado avec Romain Mater pour le son et Bertrand Blandin pour les images. L'année 2000 connaît même une présentation sous forme de ciné-concert. En 2007, « notre » Color'Ado amiénois est sélectionné au Festival d'Auch (qui retenait à peu près un court-métrage sur quatre!) •

VOUS AVEZ PARTICIPÉ À L'ANIMATHON OU AU COLOR'ADO DU FIFAM ENTRE 1987 ET 2020

Faites-vous connaître auprès de Frédéric Schildknecht : fred.schild@wanadoo.fr



LES JCA & LES JEUNES

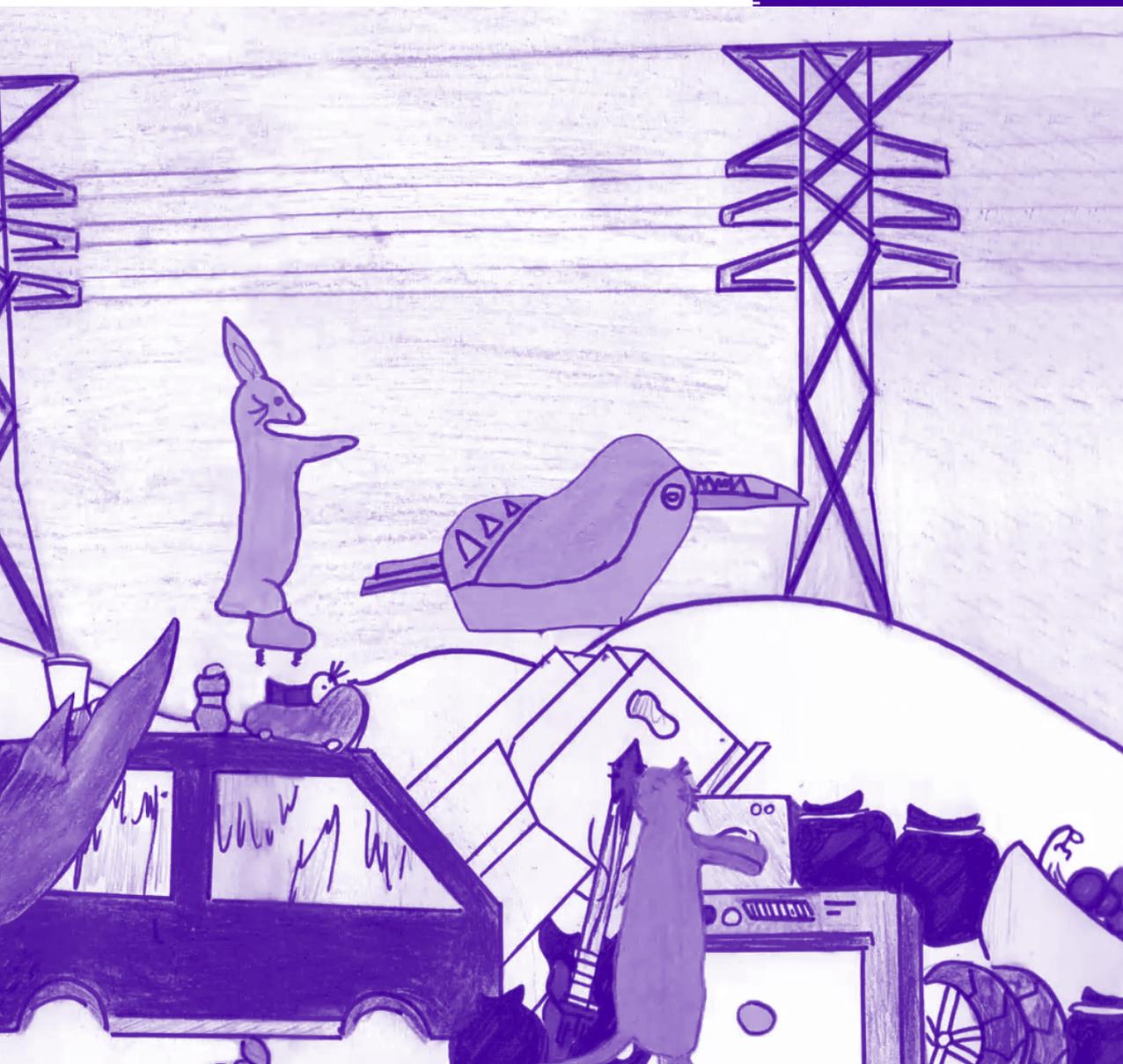
/ PAR ANNE-MARIE POUJET

Les Journées Cinématographiques d'Amiens auraient pu s'appeler les Jeunes Cinéastes Amateurs tant les JCA ont, d'emblée, œuvré pour encourager la connaissance et la pratique du cinéma par les jeunes : partenariat entre l'option CAV du lycée de la Hotoie et le Ciné-St-Leu, mise en place de stages divers avec des partenaires locaux (comme l'école d'animation Waide Somme), de projections (Un été au Ciné, opérations Lycéens ou Collèges au cinéma) orchestrés par le Ciné-St-Leu.

La partie Festival n'est pas en reste avec l'accueil de lycéens y compris hors académie, pour des stages, des tournages de documentaires, la participation à des jurys jeunes; la projection de films tournés par des jeunes : Color'ado, films d'ateliers ou tournés lors du déplacement des jeunes Amiénois au Festival d'Istanbul; la décentralisation du Festival (venue d'invités comprise) dans des collèges, séances de projection dédiées : scolaires ou parents/enfants.

Cette politique résolument tournée vers la jeunesse attire forcément le regard et le Color'ado dont il fut déjà question, a connu une belle postérité avec des opérations en milieu universitaire tant à Beauvais qu'à Amiens; mais l'effet le plus remarquable fut certainement la mise en place par le Festival du Film Amazigh, d'une opération identique que j'ai assurée à trois reprises (Tigzirt, Azzefoun et Tizi Ouzou) entre mise en œuvre d'ateliers d'animation et formation des professeurs; chacune de ces expériences fut très dense et l'occasion de nouer des liens qui perdurent; là aussi les œuvres produites furent projetées au Festival d'Amiens.

Les graines semées dans les jeunes esprits contribueront à la formation de citoyens cultivés, ouverts sur le monde et l'altérité et enfin et surtout capables de décrypter les images dont nous sommes assaillis de toutes parts. En un mot, une formation cinématographique, artistique et citoyenne ♦





• Jean Schwalm (à gauche)

LA COUR DE BABEL

/ PAR JEAN SCHWALM (ANCIEN FORMATEUR À L'IRFFE, D'APRÈS UNE ENTREVUE DE COLINE BERGEON)

Au début des années 80 j'étais formateur à l'IRFFE. Notre école était équipée d'un matériel vidéo et le festival m'a contacté pour que nous réalisions des émissions avec nos élèves. La mairie nous prêtait également du matériel. On s'était baptisé *Mémoire 3* et nous faisons des retransmissions de sujets enregistrés et un journal vidéo en partenariat avec la mairie d'Amiens. Moi-même j'organais des stages vidéo à l'IRFFE et le festival était donc un bon moyen de pratiquer. À l'époque FR3 ne venait pas beaucoup sur le festival. Jean-Pierre Garcia, Gilles Laprevotte, Anne-Marie Mangin faisaient les interviews et nous assurions toute la partie technique.

C'était une chance incroyable pour nos étudiants, tant d'un point de vue pratique que culturel. Ils se retrouvaient au cœur d'une grande manifestation culturelle. J'y emmenais jusqu'à quatorze étudiants par année. Le directeur de l'IRFFE de l'époque nous encourageait. Ça a duré jusqu'en 1987. En 85 et 87 nous sommes même partis à Ouagadougou avec des étudiants sur le Fespaco. On travaillait 15h par jour sur le festival. On est même allé chez le président Sankara. Nous faisons un forum tous les matins ainsi qu'un journal télé. Puis j'ai continué à y aller seul.

Je donnerais n'importe quoi pour revivre des moments comme ceux-là. À l'époque la vidéo était un médium récent. Je m'étais formé dans des écoles de ciné, notamment au montage de films en 16 mm. Nous avons monté un dossier pour recevoir des subventions du conseil général. Ce qui nous a permis de nous équiper en matériel VHS. Peu de gens l'étaient à l'époque.

Le FIFA m'a marqué. J'aimais beaucoup le côté engagé qu'il avait à ses débuts, le jumelage avec le Fespaco, les liens avec Cuba également. C'était l'occasion de rencontrer

des réalisateurs, de pouvoir les filmer, de participer à des soirées et de partager tout cela avec mes étudiants. Aménager des espaces de rencontres fait partie de notre métier d'éducateur. Une de mes

anciennes étudiantes de l'IRFFE que j'avais emmenée à Ouagadougou est aujourd'hui directrice de la communication à France 3 Rouen. C'est donc une expérience qui l'a marquée. C'était merveilleux pour un formateur de trouver un tel environnement propice à l'épanouissement de nos élèves. Beaucoup en parlent encore aujourd'hui. Certains sont même devenus bénévoles sur le festival par la suite. Et puis techniquement on travaillait avec des professionnels : François Maillard, J.M Lantéz.

C'était très enrichissant. Une année nous avons en charge de réaliser un mini journal dans la soirée et une mini émission le matin. Elles étaient diffusées dans les quartiers d'Amiens par TDF. Michel Oriet et Jean Pierre Marcos avait mis cela au point •

**Je donnerais
n'importe quoi pour
revivre des moments
comme ceux-là**



• Joseph Pulicano

LA MARCHÉ DU FILM

/ PAR JOSEPH PULICANO

J'étais jeune étudiant à Sup de Co Amiens dans les années 80, une époque que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître... J'ai eu la chance de contribuer à la création du Marché International du Film d'Amiens (MIFA) et de vivre une belle aventure humaine avec l'équipe du Festival du Film et quelques amis de l'École de Commerce.



L'idée était de créer un forum où les films et les réalisateurs indépendants, partenaires du Festival du film d'Amiens, pourraient rencontrer des distributeurs et des chaînes de télévision prêts à en acquérir les droits de diffusion. Des structures telles que le Marché du Film de Cannes ou d'autres grands festivals et le MIPTV existaient pour assurer la vente et la distribution des films à gros budgets, produits par des sociétés de production bien établies. Il y avait la place et sûrement le besoin de créer un Marché pour donner aux films d'Art et d'Essai, produits soit en Afrique (et souvent présentés au Fespaco de Ouagadougou), dans les réseaux indépendants US, ou en Amérique du Sud voire en Asie, un accès plus large au public français, voire européen.

Jean-Pierre Garcia avait eu l'idée de s'associer avec l'Ecole de Commerce d'Amiens pour mener cette initiative. Au début des années 80, Amiens avait encore un fort parfum d'après-guerre, de lutte des classes et d'Union de la Gauche. La rencontre entre l'équipe du Festival et de Sup de Co aurait pu tourner à la confrontation entre les Lequesnoy (ou les Macron) et

les Groseille, mais il n'en fut rien. Nous avons rapidement accroché et commencé à collaborer sur le projet de Marché du Film d'Amiens. Nous découvrons le monde du cinéma, le milieu associatif et une équipe complètement centrée sur l'organisation d'un événement annuel. Nous étions heureux de nous investir dans ce projet excitant qui nous a amenés à découvrir tant de facettes et d'endroits nouveaux. Malgré tous nos efforts, j'avoue que notre amateurisme a limité l'impact du Marché du Film et, avec du recul, nous aurions sûrement géré certains aspects du MIFA différemment.

Mais le plus important n'était pas là... Près de 40 ans plus tard, je suis resté ami avec les copains du Festival et du MIFA, et je garde de nombreux souvenirs marquants.

VALEURS HUMANISTES

Tout d'abord, toute l'équipe du Festival partageait des valeurs humanistes fortes. Elles

et ils avaient tous l'intégration, l'ouverture, le respect de la condition féminine et l'antiracisme chevillés au corps. Bien avant le mouvement actuel « Black Lives Matter », l'élan « Black Blanc Beur » de 1998 et les actions de Marlène Schiapapa pour l'égalité femmes-hommes, tous les amis du Festival étaient (et demeurent) des militants de l'amitié entre les Peuples, valeur(s) dont nous avons fondamentalement besoin aujourd'hui.

AMITIÉ

Le Festival du Film d'Amiens, c'était (c'est) également une histoire d'amitié. Nous avons développé une vraie amitié avec Jean-Pierre (Garcia), Sylviane, Jean-Pierre (Marcos) et les autres copains du Festival (Farida et toute l'équipe...) et de Sup de Co (Christophe - Grab - Grébaux, Françoise Grieu...). J'ai également été marqué par les relations amicales entretenues au sein de l'équipe du Festival et

le support apporté par les sympathisants qui partageaient les mêmes idées. Dans ce cadre, j'ai eu le plaisir de rencontrer Cabu en 1984. Il m'avait gentiment reçu et avait produit quelques dessins pour nous aider à promouvoir le Festival et le Marché du Film d'Amiens. J'ai recroisé Cabu dans une rue du centre de Paris quelques mois avant les événements de Charlie Hebdo et j'aurais aimé le remercier...

PROFESSIONNALISME

Enfin, j'ai été impressionné par le professionnalisme de l'équipe. L'expertise cinématographique de Garcia, Sylviane et Bergeon était époustouflante. La capacité de Marcos, Farida et de toute l'équipe à gérer les nombreux problèmes de financement, de production du contenu et du catalogue du Festival, de logistique des salles et des copies de films, d'accueil des participants qui arrivaient des quatre coins du monde, etc. était impressionnante.

Je suis sincèrement heureux d'avoir croisé le chemin de mes amis amiénois et je souhaite un joyeux 40^e anniversaire et une longue vie au Festival du Film d'Amiens •

J'ai recroisé Cabu quelques mois avant les événements de Charlie Hebdo

LA PASSION DE REALISER

Le MIFA (marché du film) est une initiative de Sup' de Co Amiens-Picardie et des journées cinématographiques. Roger Mezin, directeur de l'école, tire la leçon de la collaboration de ses élèves à cette nouvelle branche du festival.

Il y avait quelque chose de surprenant, presque de provocant, à accepter que des élèves, censés se former au haut enseignement commercial et à la gestion d'entreprise, puissent avec profit se mettre au service d'une association culturelle.

J'ai accepté, car j'ai la conviction que l'entreprise culturelle est de plus en plus une entreprise comme les autres, et qu'elle ne peut réussir durablement qu'à ce prix.

Sans doute a-t-elle encore besoin de subventions pour équilibrer ses comptes, car nous ne sommes pas habitués à payer la culture à son coût et que l'on accepte plus facilement de payer la place d'un match de football que celle d'une pièce de théâtre ou d'un concert.

Mais les subventions, et il faut s'en féliciter, ne peuvent être qu'un appoint. Dès lors l'entreprise culturelle doit, elle aussi, trouver son marché, y adapter son produit, assurer sa rentabilité donc sa gestion, investir en recherches et en créativité, bref satisfaire le public client plus que l'élusubventionneur.

Les élèves de l'ESCAE ont rencontré dans l'équipe du festival et du marché du film des responsables de talent et d'imagination, qui leur ont fait découvrir un univers aussi extraordinaire que nouveau.

Ils ont apporté, comme souvent, leur ferveur et leur dynamisme en même temps qu'un réalisme lucide sur les conditions de la réussite.

Ils ont senti surtout, et cela leur sera indispensable demain, combien le créateur, fut-il de talent, échoue sans gestion rigoureuse, mais aussi combien la gestion n'est rien si la passion de réaliser ne l'éclaire pas.

Roger MEZIN

Directeur de l'Ecole Supérieure de Commerce d'Amiens

Canon

• Dessin de Cabu pour le marché du film du festival

• Édito de Roger Mezin (ancien directeur de Sup' de Co à la fin des années 80)
Il se félicite que deux structures si éloignées aient pu travailler ensemble pour le cinéma





• La classe du lycée La Hotoie avec Hülya Uçansu et Ali Sönmez, directrice et assistant-directeur du Festival d'Istanbul

GALATASARAY & FIFA (CE N'EST PAS CE QUE VOUS CROYEZ)

/ PAR ANNE-MARIE POUCKET

Les JCA (Journées cinématographiques d'Amiens), association qui comprend le FIFA (Festival international d'Amiens, devenu depuis le FIFAM - Festival International d'Amiens Métropole) et le Ciné-St-Leu, se sont toujours vues comme outil de connaissance, de découverte de l'Autre, comme vecteur d'éducation populaire au sens noble du terme, la découverte de nouvelles cinématographies comme l'appropriation d'un mode de communication par l'image ne pouvaient qu'ouvrir des territoires communs aux hommes pour les faire se sentir citoyens d'une même terre. Il va sans dire que ces préoccupations éducatives incluent d'emblée des actions tournées vers les jeunes; il n'est que citer ce qui était le «Ciné Bus» qui,

même s'il a évolué dans la formule conserve la même préoccupation : apporter le festival dans les écoles primaires et maternelles, les opérations tournées vers les collèges et lycées qu'il s'agisse cette fois du festival ou du Ciné St-Leu, du «Color'ado» opération de création collective initiée par le festival pour les jeunes scolarisés à Amiens et dont il sera question plus tard, le partenariat entre le Ciné-St-Leu et l'option cinéma-audiovisuel du lycée de la Hotoie, le travail, dans ce même lycée, pendant les vacances d'été sous forme d'actions ou de stages avec le concours de professionnels scénaristes ou réalisateurs (Dominique Choisy, Cheik Doukouré...).

Dans le cadre de ce partenariat, l'idée est venue à Sylviane Fessier, d'organiser un travail de collaboration entre les lycéens de l'option cinéma-audiovisuel et les lycéens francophones d'Istanbul. Le projet fut long et difficile à monter, il fallu au professeur concerné (Anne Marie Poucet, c'est à dire moi) frapper à toutes les portes pour permettre à tous les élèves concernés de s'inscrire dans le projet sans que la participation financière soit le moins du monde un obstacle. Enfin au printemps 2002 un groupe de lycéens prit l'avion (pour beaucoup d'entre eux, c'était une première fois) pour Istanbul, et là découvrit une ville au riche passé (la « Ville des villes » selon les Chinois), dont les monuments relatent les différentes époques comme autant de strates d'un passé glorieux : époque romaine, byzantine, ottomane, les nombreux empires qui y régnèrent y laissèrent leur marque, mais aussi un festival accueillant à la riche programmation; les jeunes amiénois rencontrèrent leurs homologues stambouliotes au lycée Galatasaray, ancien lycée impérial ottoman construit

au XIX^e siècle sur un modèle français et où le cursus est bilingue (turc-français) enfin ils tournèrent un film sur leurs découvertes : « Istanbul, c'est Byzance » (titre qui fit florès puisqu'on le retrouve quelque 10 ans plus tard comme titre d'une émission TV).

En novembre 2002 ce fut au tour d'Amiens d'accueillir une délégation stambouliote : découverte de la ville, réception au lycée la Hotoie, activités culturelles diverses (notamment, bien sûr, cinématographiques)... l'idée a alors germé d'une rencontre de football entre les amiénois de ce qui était alors le FIFA et les lycéens de Galatasaray... le projet, prometteur, ne put voir le jour pour des raisons météorologiques (rappelons que le festival se tient à la mi-novembre). Les graines d'une collaboration entre Amiens et Istanbul étaient néanmoins plantées et il s'en suivit jusqu'à ces toutes dernières années (où des soucis de tous ordres qui ont assailli le festival d'Istanbul et l'ont contraint à réviser sa politique) des relations étroites, ponctuées de points forts. L'acmé de cette relation fut probablement l'organisation du volet amiénois de la « Saison de la Turquie » en 2009. Là aussi ce fut un gros travail de repérage, sélection de films et de visionnement dans des conditions parfois rocambolesques, rencontres avec de potentiels invités, rencontres pour lesquels il fallut se rendre sur les plateaux de tournage ce qui permit encore plus de rencontres... bref, un travail exaltant pour bâtir une programmation ambitieuse.

De nombreux allers-retours entre Amiens et Istanbul qui nécessitèrent beaucoup de temps et engloutirent quelques vacances familiales où, pendant que les autres faisaient du tourisme, je multipliais les contacts, puissamment aidée en cela par mes amis sur place Atilla Dorsay (président fondateur de

l'Association des critiques de cinéma turc) Sevil Doğrugüven, ainsi que Kerem Ayam et Ali Sönmez du festival international du film d'Istanbul.

Petit à petit une programmation forte vit le jour. Les plus grands noms de ce qui fit la gloire de Yeşilçam furent programmés à Amiens et un ouvrage collectif que j'ai eu l'honneur de superviser fut même édité pour faire connaître au public ces studios mythiques qui firent la gloire du cinéma turc (rappelons que Yeşilçam était le nom d'une rue du quartier de Beyoğlu à Istanbul, dans laquelle étaient concentrés les bureaux des studios de cinéma, entre 1960 et 1986, plus de quatre mille longs métrages y furent produits. Toutes proportions gardées Yeşilçam fut à Istanbul ce que Hollywood fut à Los Angeles : un âge d'or, un style; l'identité culturelle de Yeşilçam est telle que ce nom est fréquemment utilisé comme métonymie du cinéma classique turc).

2009 fut donc une édition qui fit parler d'elle sur les rives du Bosphore et un peu partout : Türkân Şoray l'immense star du cinéma turc nous fit l'honneur d'être des nôtres tout au long de cet hommage, pour la voir des spectateurs vinrent non seulement de Picardie, mais aussi d'Alsace, de Belgique et de plus loin encore. L'ambassadeur de Turquie vint bien sûr honorer de sa présence cette manifestation. Ce fut un grand moment pour les Turcs présents sur notre sol, pour les festivaliers, pour tous les cinéphiles.

Bien sûr la collaboration entre Amiens et Istanbul ne s'arrêta pas là et permis de belles découvertes de part et d'autre. Gageons que l'histoire n'est pas terminée et que d'autres projets verront le jour pour d'autres découvertes, d'autres collaborations •

UNE HISTOIRE AVEC LE FIFAM

/ PAR GASTON J.M. KABORE (RÉALISATEUR, DIRECTEUR DE L'INSTITUT DE CINÉMA IMAGINE À OUAGADOUGOU)

Ce qui m'avait frappé, intéressé et conquis tout d'abord, c'était le positionnement du festival d'Amiens contre le racisme et pour l'amitié entre les peuples, ce qui naturellement conduisait à une programmation riche et diversifiée.

Je m'étais senti immédiatement proche de ce festival où j'ai rencontré et eu le temps de parler et de partager un repas, un café ou un verre avec des personnes venues de partout, avec des cinéastes aux films tout aussi passionnants, improbables, poétiques que poignants et engagés. J'y ai présenté mes films avec plaisir et j'ai surtout vu beaucoup de films qui m'ont nourri et enthousiasmé, qu'ils soient

en provenance d'Afrique, d'Amérique Latine, d'Asie, des Caraïbes, d'Europe, d'Amérique du Nord ou encore d'ailleurs. J'ai emmagasiné beaucoup de souvenirs des grands comme des petits, des marrants comme des moins drôles, mais toujours empreints d'une atmosphère et d'une ambiance spéciales, propres au festival d'Amiens. Le plus extravagant de mes souvenirs est d'avoir obtenu l'autorisation de la direction du festival pour quitter pendant trois jours mon poste

dans le jury officiel long métrage afin de me rendre en Afrique du Sud à Cape Town, pour prononcer le « Key Note Address » à l'ouverture du Sithengi Film Market et d'avoir passé deux nuits dans des avions, à l'aller et au retour et une seule à Cap Town pour être de retour à Amiens le matin du quatrième

jour afin de poursuivre mon travail de juré. J'ai vu aussi germer, croître et s'affermir les liens forts entre le festival d'Amiens et le FESPACO d'une part, et d'autre part avec la Fédération Panafricaine des Cinéastes (FEPACI). Beaucoup d'ateliers de réflexion

et de débats sur les cinémas d'Afrique et des autres pays du Sud se sont tenus à Amiens et nul doute qu'ils ont contribué à renouveler des regards et à impulser des dynamiques nouvelles dans la créa-

tion et la pratique du cinéma. Je pense que les organisateurs du festival d'Amiens ont toujours eu un talent collectif remarquable, une détermination inébranlable et une foi impressionnante dans le fait que le cinéma constitue une vraie nation où les frontières n'existent pas. Je ne résiste pas à l'envie de

Le cinéma constitue une vraie nation où les frontières n'existent pas



• Gaston Kaboré au FIFAM en 2002

décerner une mention spéciale à la « brigade » des chauffeurs dont la gentillesse professionnelle n'avait d'égale que l'infatigabilité. Bravo à toutes les équipes que se sont succédées avec et autour du noyau de départ que je ne m'hasarderais à nommer de peur de commettre un impair, et comme on sait, Amiens ne rime pas avec impair. Merci au festival d'Amiens d'être né et d'être toujours là pour entretenir la flamme de la tolérance, de l'amitié et du partage du sens, des récits et de l'humanisme fondamental •

Les hommes du Président

Début des années 80, l'équipe du FIFAM se rend à Ouagadougou pour acter son amitié avec le FESPACO



*• Jean-Pierre Marcos et Jean-Pierre Garcia rencontrent
Thomas Sankara à Ouagadougou*

moments d'élaboration d'un projet culturel et artistique commun, s'inscrivaient dans un temps d'histoire fondamentale pour ce pays. En février 1983 il porte toujours le nom de Haute Volta la marque de la colonisation française.

La charte de jumelage sera signée en février 1983 et en août de la même année le capitaine Sankara prend le pouvoir et donne au pays le nom de Burkina Faso « le pays des hommes intègres ». Il engage de nombreuses réformes notamment pour l'éducation, la culture, la santé. Les réformes sont souvent menées aux pas de charge. Le jeune capitaine va tout faire pour que son pays (le 7^e pays le plus pauvre du monde) puisse atteindre l'autosuffisance alimentaire. Cette action exemplaire sera remarquée et soulignée par le rapporteur pour le droit à l'alimentation des Nations Unies en 1985. Le Burkina vit une période de transformations intenses et toutes ces innovations provoquent des réactions les pays occidentaux et notamment en France où Mitterrand se méfie de ce jeune trublion. Sankara dans sa pensée est très inspiré par le discours prononcé par Che Guevara à Alger en février 1965. L'idée de mettre en œuvre des réformes qui permettront de créer un « homme nouveau » et surtout de laisser les africains s'occuper eux-mêmes de leurs affaires pour une sortie rapide du néocolonialisme.



• Jean-Pierre Marcos et Jacques Vétillard au FESPACO

LE FESPACO AU TEMPS DU NAGANAGANI

/ PAR JEAN-PIERRE MARCOS

Le jumelage avec le Fespaco est né des discussions sont engagées, dès 1981, avec Philippe Sawadogo directeur du festival et Alimata Salembéré créatrice du Fespaco et Ministre de la culture. Ensemble, nous réfléchissons au mode de coopération que nous pourrions mettre en place entre nos deux festivals. Pour nous c'est une chance et aussi un challenge, être à la hauteur de leurs attentes.

Ce désir de collaboration avec notre jeune festival d'Amiens doit se concrétiser par une charte de jumelage. Jean-Pierre Bergeon et Farida Lahsen se chargent de préparer cet accord et se rendent au Fespaco à Ouagadougou. Nous avons parfaitement conscience que le Fespaco était déjà considéré par l'ensemble des cinéastes comme le festival de Cannes du continent Africain. Une lourde responsabilité pesait sur nos épaules, et la confiance qu'ils nous témoignaient devait trouver une traduction dans les faits. Ces

Toute cette effervescence pleine d'utopie, ne pouvait que nous renforcer dans notre engagement à soutenir le Fespaco et les cinéastes africains. Bien entendu nous savions que notre principal atout était notre capacité à inviter et accueillir, tous les réalisateurs burkinabé au festival d'Amiens. Il s'agissait de leur apporter concrètement les soutiens pour un développement ambitieux de leur projets artistiques. Mais Il fallait aller plus loin que ce simple échange. On se devait d'inventer une vraie action de soutien et de développement.

Depuis quelques années existaient sur Amiens de nombreuses unités vidéo publiques ou privées et qui travaillaient ensemble lors du festival pour créer de la mémoire et pendant deux ans nous avons diffusé sur les premiers réseaux hertziens disponibles quelques émissions en direct de la maison de la culture sous l'intitulé TV Amiens. Nous rêvions d'une chaîne cinéma et culture sur les réseaux câblés locaux, à l'exemple du réseau Canal Nord de l'Association Carmen initié par Claude et Geneviève Bury... Lors d'un festival, Paul Zoumbara, journaliste et cinéaste du Burkina qui avait participé au plateau télé et le directeur du Fespaco nous ont proposé de venir avec toute l'équipe de TV Amiens au Fespaco pour recréer ce studio et essayer de motiver et initier des jeunes burkinabé passionnés de vidéo et

disposés à fabriquer de la mémoire pour les cinéastes africains. C'est pour réaliser ce projet que nous sommes partis à Ouaga en février 1985 avec une grosse équipe vidéo bénévole.

Mais il fallait organiser ce déplacement. Grâce aux relations de Jean-Pierre Garcia avec Maurice Freund l'incroyable directeur du Point Mulhouse, il semble possible de trouver une solution. En effet Freund développe un projet complètement fou celui de créer des liens avec l'Afrique en dehors d'Air France et des autres grandes compagnies aériennes européennes. Il va créer à la demande de Thomas Sankara la première compagnie aérienne Burkinabé au nom de « Naganagani, l'oiseau qui vole » avec pour seul avion un Boeing. Il ouvre aussi depuis Mulhouse des charters pour le Mali et le Burkina. Pour notre projet qui est aussi un peu fou, on ne peut compter que sur notre énergie et notre inventivité, pour ne pas dire notre culot, et surtout trouver des solutions économiques. Le Point Mulhouse qui organise des vols pour transporter les haricots verts cultivés au Burkina vers l'Europe sera notre chance pour transporter plusieurs centaines de kilos de matériels. On était encore au temps de la vidéo en analogique, caméras et lecteurs de cassettes étaient énormes et pesaient très lourd. Pour les billets d'avions le Fespaco avait un accord avec la Sabena une compagnie belge qui mettait gracieusement des places dans des charters en direction de Ouaga. Nous voilà embarqués et charter oblige, un pneu éclate à l'atterrissage sur le tarmac de l'aéroport de Ouaga.

Après plusieurs heures de discussion avec les responsables de l'aéroport ou les militaires sont partout, on récupère notre matériel vidéo livré le matin par l'avion du Point Mulhouse. En route dans un camion bâché vers l'hôtel Indépendance où se trouve le QG du Fespaco. En fait personne n'est au courant de ce studio qui doit être installé dans l'hôtel et après moult palabres entre le directeur du Fespaco et les autorités de l'hôtel, une salle du rez-de-chaussée est mise à notre disposition pour installer le studio de montage. Dès le lendemain nous com-

mençons les conférences de rédaction avec Jean-Pierre Garcia qui indique les attentes du Fespaco et les sujets qu'il faudrait tourner. Les interviews et, les événements, s'enchaînent. De l'inauguration du Fespaco au stade national à la présentation d'un film dans un quartier de Ouaga, tout est prétexte à faire des images et le soir, une fois le travail de montage réalisé, on diffuse dans le jardin de l'hôtel sur grand

écran. On aurait préféré que cela ait lieu dans la rue devant l'hôtel, mais, déjà, sécurité oblige c'était impossible.

Au milieu de la semaine on nous informe que le Président Sankara va venir faire une causerie avec les réalisateurs présents. Il serait bien de filmer cette rencontre. Tout le monde est prêt et nous filmons cette causerie qui se résume à un monologue du « camarade président » passionnant et plein de belles et riches intentions sur la place des cinéastes africains et du cinéma en Afrique et surtout pour porter le message, sur tous les continents, du Burkina nouveau. Comme tous les leaders politiques il est très bavard et n'offre pas beaucoup de place aux échanges avec les cinéastes. Après cette conférence Sankara va à la rencontre des invités venus du monde entier, les discussions sont plus faciles, mais impossibles à filmer. Dans sa déambulation il s'intéresse à ce que nous faisons dans le studio pour le petit journal vidéo du Fespaco.

Le lendemain matin à la conférence de rédaction Jean-Pierre Garcia nous informe qu'il a eu un appel du directeur du Fespaco et que demain la projection aura lieu dans les jardins de la Présidence. Thomas Sankara a aimé le travail réalisé et il veut nous remercier en montrant à tous les invités du Fespaco ce journal vidéo. Nous voilà tous très excités par ce rendez-vous. Les équipes de tournage sous la direction de François Maillard et Jean Schwalm se mettent au boulot En fin d'après-midi avec mon ami Francis Noblesse on débarque à la Présidence pour repérer l'endroit où nous voulons installer l'écran géant qu'on a ramené d'Amiens. Jean-Pierre Garcia et toute l'équipe nous rejoignent dans le jardin de la Présidence, l'écran est installé avec son projecteur son lecteur vidéo et le son La nuit commence à tomber et on voit qu'il y a un problème, les lampadaires de type éclairage public français bouffent complètement les images sur l'écran. Je regarde Francis pour lui demander s'il connaît une solution pour éteindre ce lampadaire. J'ai souvenir qu'il travaillait à l'éclairage public de la ville

d'Amiens avant de travailler avec moi. En fin connaisseur et sans hésiter, il me dit qu'il peut retirer les contacteurs. Il me les montre sur le bas du lampadaire. Juste un petit geste technique et l'affaire est réglée. Par acquit de conscience je regarde autour de nous s'il y a une personne capable de faire cela, mais je ne vois que des militaires avec des mitraillettes, mais pas un seul

Grosse panique, une sirène se met en marche, les militaires prennent leur fusil [...]

électricien. Alors, je lui fais signe, et lui dit « vas-y retire les fusibles ». Le geste est rapide et précis, il décroche les gros plots de céramique blanche avec ses gants de protection et soudainement un grand bruit retentit, comme une explosion et là, tous les lampadaires du parc s'éteignent. Grosse panique, une sirène se met en marche, les militaires prennent leur fusil en mains, ils courent dans tous les sens...

Nous, on reste sur place sans bouger et quelques minutes après, comme par magie, les lampadaires se rallument sauf celui qu'il fallait éteindre. Le calme revient dans les Jardins, les invités arrivent, Thomas Sankara apparaît avec à ses côtés Blaise Compaoré celui qui sera responsable de sa mort, quelques mois après dans le même parc. Thomas Sankara vient vers nous, salue toute l'équipe et il demande qu'on projette notre journal du Fespaco du jour. Il est très heureux des images filmées lors de la cérémonie pour l'engagement de toute la population et des cinéastes dans la pose des rails de chemin de fer, pour venir en aide aux populations du Sahel. Il faut dire que le rendez-vous était fixé à 5h du matin, même l'ambassadeur des États-Unis avait répondu à son invitation. Un grand moment d'utopie qu'on était heureux de filmer dans cette journée, exceptionnelle pour toute l'équipe. Après la projection il est venu nous serrer la main et il nous a dit avec son phrasé très précieux « vous êtes des magiciens ». Un moment historique dont on avait à peine conscience, ce personnage était tellement abordable et avec une telle force de persuasion que tout était possible.

Cette expérience du studio a été réalisée deux fois en février 1985 et 1987. Plusieurs pays étrangers se sont intéressés à ce projet que nous portions sans l'aide de l'Etat français. En 1989 les Danois et les Canadiens avec de puissantes sociétés commerciales en matériel Vidéo et l'appui de leurs dirigeants politiques ont pris notre place pour écrire une autre histoire avec le Fespaco. Pour le retour du matériel le pilote de l'avion du Point Mulhouse nous avait conseillé de placer les « flight case » devant l'avion sur le tarmac, pour être sûr qu'au petit matin, ils seraient bien embarqués avec les haricots verts made in Burkina. Je ne sais pas comment tout cela a été rendu possible, mais cela a été... Après cette première expérience de coopération Jean-Pierre Garcia a monté plusieurs projets notamment la revue du Film Africain qui sortait un numéro par an juste avant le Fespaco.

Cette revue faisait le point sur toute l'actualité des cinémas d'Afrique, elle a été publiée grâce à l'aide du ministère de la coopération

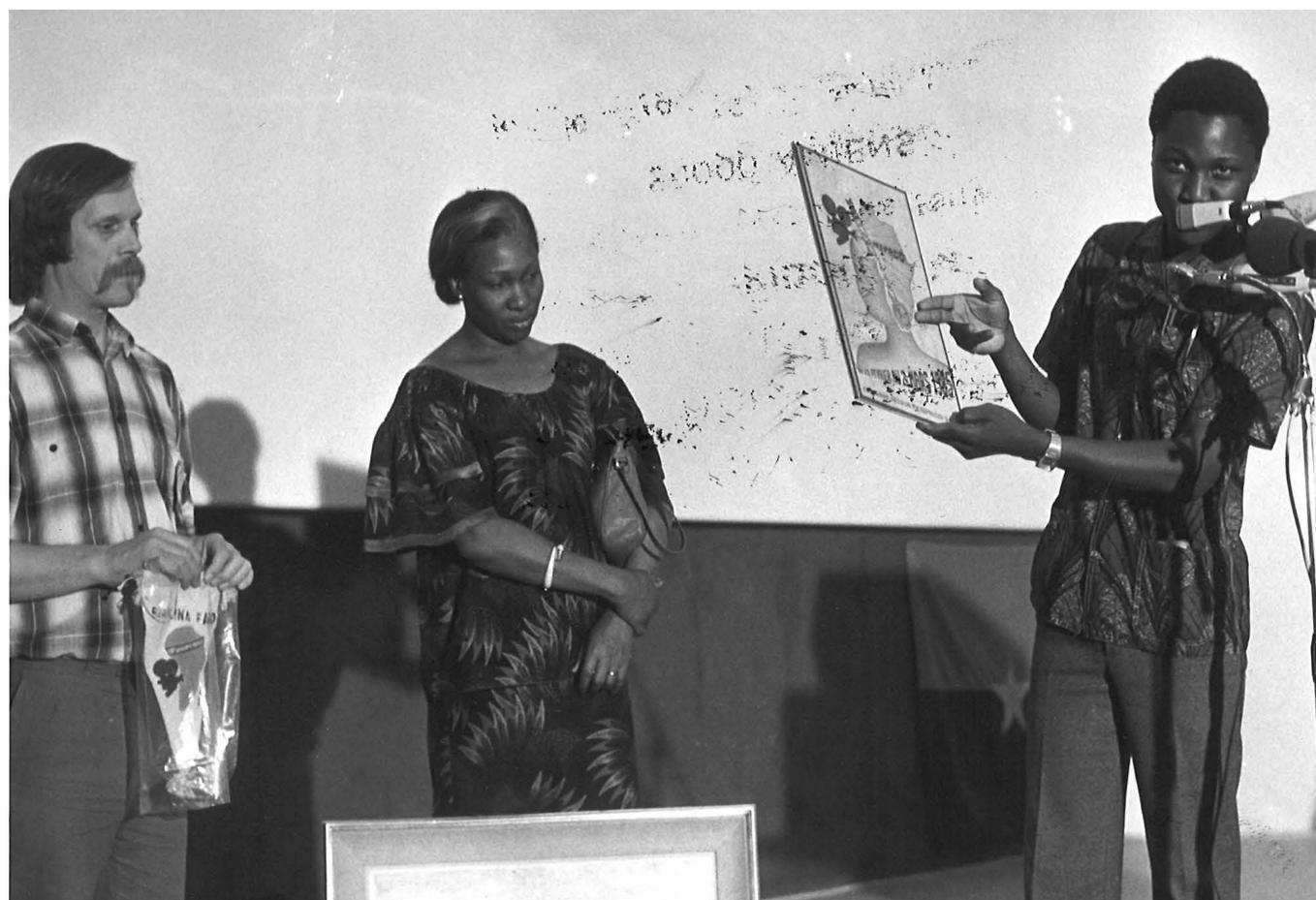
pendant plus de dix ans et le programme ACP de l'Europe. Parallèlement il crée une revue l'Arbre à Palabres un ouvrage au service des réalisateurs qui paraît tous les ans. À la suite de ces revues toujours dans l'esprit d'aider les cinéastes africains JP Garcia et l'équipe du festival notamment Farida Lahsen, vont tenir pendant plusieurs années au Festival de Cannes le Bureau des Cinémas du Sud à la demande du CNC et avec l'aide de l'Europe programme ACP. Avec Thierry Lenouvel, ils vont créer le Fonds d'Aide au développement du Scénario qu'on perdra en 2014 après les baisses de subvention du CNC et du département de la Somme.

Le jumelage avec le Fespaco continue et depuis deux ans avec Barbara Dennys et Philippe Baby de l'Esad et de Waide Somme, nous essayons de créer à Ouaga avec le Centre de Formation IMAGINE de notre ami le réalisateur Gaston Kaboré, un studio de formation aux nouvelles technologies comme celle qui a été créé à Amiens « Waide Somme ». Pour ce faire, nous sommes toujours à la recherche des structures de coopération régionale ou nationale capables de soutenir un tel projet pour former et rendre autonome les jeunes créateurs africains dans le domaine de l'animation. On finira par y arriver, ce n'est qu'une question de temps et d'énergie •



• Gilles Laprévotte, Marie-Frédérique Garcia, Aline Zydziak, François Maillard, Arnaud Pacuta, Christine Gambet, Erick Pitkevitch

• Philippe Sawadogo, Alimata Salembéré et Jean-Pierre Marcos officialisent le Jumelage FESPACO/FIFAM en 1985





LA CRÉATION DE TV AMIENS

/ PAR FRANÇOIS MAILLARD

Nos choix de vie tiennent parfois à peu de chose. Comme tous les enfants de ma génération la séance de cinéma du dimanche après midi était consacrée aux films de série B de l'époque : Maciste contre le cyclope, Spartacus, Les dix commandements, Les tunique rouges... Au lycée un professeur féru de cinéma avait créé un ciné-club et c'est là que je vis pour la première fois Citizen Kane d'Orson Wells. Ce fut un choc esthétique dont je me souviens encore, un moment fondateur

**Nous étions très fiers
du succès public
de notre aventure**

Mes premières rencontres avec l'équipe du festival datent du début des années 70. J'étais alors enseignant au lycée du Paraclet et animateur du ciné-club où j'invitais régulièrement Jean-Pierre Garcia et Pascal Pouillot à participer aux débats d'après film. C'était le

d'où allait naître ma passion pour le cinéma et plus tard, l'envie d'en faire et mieux encore, la possibilité d'en vivre.

début d'une aventure extraordinairement enrichissante vécue ensuite avec l'ensemble de l'équipe du festival et plus particulièrement Jean-Pierre Marcos, avec qui j'ai eu la joie de travailler durant une dizaine d'années.

Dès le début des années 80, nous avons Jean-Pierre et moi mis en place un outil assez performant pour l'époque, dont le but était de constituer la mémoire audiovisuelle du Festival. Nous disposions dans les locaux de la MCA d'un plateau et d'une régie vidéo, dans lesquels nous réalisions quotidiennement un journal télévisé diffusé en circuit fermé. Comparativement aux moyens de diffusion actuels, c'était évidemment totalement préhistorique, mais nous le faisons avec tellement d'enthousiasme et d'énergie que nous étions très fiers du succès public de notre aventure. Tous les invités du festival, des plus humbles aux plus prestigieux, passaient sous nos caméras, interviewés par les critiques maison ; Gilles Laprèvoite, Anne-Marie Mangin, Jean-Pierre Bergeon et bien sûr Jean-Pierre Garcia, notre historique directeur. L'amitié entre les peuples était le ciment et le moteur de notre engagement. Un idéal que nous allions rapidement concrétiser en « exportant » notre savoir-faire audiovisuel au FESPACO de Ouagadougou. C'était un temps où la performance technique des matériels se mesurait au poids. C'est donc avec 1,5 tonne de matériel vidéo que nous sommes arrivés la première fois sur

le tarmac de l'aéroport de Ouaga, alors sous couvre-feu suite à la prise de pouvoir du Président Sankara. Pour nos multiples déplacements nous disposions d'une 504 break mise à disposition par l'Etat burkinabé et Moussa, notre chauffeur attiré, très investi dans sa fonction, avait confectionné des affiches «TV Amiens» collés sur les portières et le capot du véhicule. Nous accédions ainsi au statut privilégié de personnalités officielles et toutes les portes nous étaient grandes ouvertes, y compris celles du palais présidentiel où nous avons projeté un soir sur grand écran notre journal du FESPACO, sous le regard bienveillant du Président. Ce sont des souvenirs dont je ne me lasserai jamais, fait d'une incroyable frénésie créative ainsi que d'amitiés profondes et durables.

Je me souviens également de cette année magique au cours de laquelle furent invités les cinéastes amérindiens et les films que nous avons ensuite réalisés, Gilles Laprèvoite et moi, dans les réserves indiennes de l'Arizona et du Nouveau-Mexique, ainsi qu'au Québec. Il y eut aussi cette visite des cinéastes maoris au cimetière militaire de Longueval et le rituel solennel qu'ils ont alors improvisé en mémoire de leurs ancêtres morts dans les plaines picardes. C'est probablement le plus beau et le plus poignant des reportages que j'ai eu l'honneur de réaliser pour cette belle et généreuse aventure du Festival International du Film d'Amiens •



Cinéma paradis

• Farida Lahsen (3^e en partant de la droite) à l'anniversaire des 10 ans du régent en 1992

*Ils font tous partie
de l'équipe et nous livrent
l'envers du décor*

a
so

ent

DANS LES COULISSES DU FESTIVAL

/ PAR FARIDA LAHSEN, DÉLÉGUÉE GÉNÉRALE DU FESTIVAL.

Jusqu'en décembre 1982, l'association des Journées Cinématographiques d'Amiens qui organisait le festival était hébergée dans des locaux municipaux.

Très tôt, l'association (les JCA) a envisagé d'exploiter à l'année une salle de cinéma afin « d'étirer » ce moment ponctuel et particulier qu'est un festival et de répondre ainsi à une réelle demande du public et des cinéastes, pour voir et donner à voir ces cinématographies autres et ces auteurs écartés des circuits commerciaux. Le Régent était disponible ; son exploitant se retirait — bien qu'il soit demeuré longtemps dans les lieux alors que nous avons commencé l'exploitation de la salle. Les deux étages, qui allaient nous servir de bureaux et dans lesquels logeait encore notre prédécesseur, composaient un très grand appartement, qui avait dû être magnifique. Mais on nous avait dit que notre association n'avait pas la qualité commerciale pour exploiter une salle. Aussi avons-nous créé une seconde structure, une Société Coopérative Ouvrière de Production, nommée Cinescope.

Fin décembre 1982, nous étions prêts. Le Régent rouvrait en soirée, avec *Diva* de Jean-Jacques Beineix. Dans la journée même, j'accompagnais Sylviane Fessier, qui venait d'intégrer ses nouvelles fonctions de directrice de la salle, pour récupérer notre carte d'exploitant au Centre National de la Cinématographie. Pendant ce temps, notre amie Françoise Catonnet se rendant compte que nous n'avions pas préparé de fonds de caisse pour la première séance du soir — nous n'y avions même pas pensé ! — faisait une avance personnelle d'espèces pour en constituer un. Enfin, et même si nous étions déjà confrontés à la charge administrative et chronophage

à laquelle le festival était contraint, nous allions vite découvrir avec effarement celle bien spécifique, et tout aussi chronophage, d'une salle de cinéma.

Nous étions locataires d'une immense bâtisse vétuste, froide et humide. Nous étions contents. Le loyer était exorbitant ; les murs et le toit en très mauvais état. À chaque averse nous re-déployions les bassines, beaucoup de bassines, une nouvelle bassine pour chaque nouvelle fuite. Une relation soutenue avec les pompiers s'est créée : il fallait bien pomper le mélange d'eaux usées et d'eaux de pluie que ne pouvait absorber l'égout de la rue et qui remontait par les canalisations des toilettes du hall en pente, s'écoulant dans les salles les jours de gros orage ; nos serpillières n'y suffisaient pas. Mais nous avions tellement désiré ce cinéma (en fait, nous lorgnions plutôt le beau Pax de la rue des Otages — romance impossible, hélas !). Nous avons effectué nombre de travaux par nous-mêmes. Nous avons gratté, nettoyé, peint, bouché des trous, découvert des immondices, jeté des trucs, fait installer le chauffage à nos frais, fait mettre l'électricité aux normes, créé une seconde salle en 1984, fait en sorte que ces deux salles (salle Raimu et salle Groucho)

soient aussi accueillantes et confortables que possible. Cependant qu'à l'étage, dans les bureaux du Régent et du festival, la moisissure et l'humidité ont été notre quotidien... pendant quinze ans pour l'équipe du Festival et dix-huit ans pour l'équipe du Régent.

Jusqu'en 1997, le festival et le cinéma ont partagé les mêmes locaux avec le Régent. Bien qu'étant deux structures juridiques différentes, le cinéma et le FIFAM étaient totalement liés tant par leur projet que par leurs équipes. En 1997, dans la perspective de la construction du Ciné St-Leu, et sachant que les locaux seraient beaucoup plus petits qu'au Régent, l'équipe travaillant sur le festival a déménagé et a été accueillie à la MCA. L'année 2000 a été une année charnière. Le

Régent a fermé ses portes et le Ciné St-Leu a ouvert les siennes. Ce fut l'occasion de regrouper les deux activités, l'organisation du festival et l'exploitation de la salle de cinéma, sous l'unique tutelle de l'association JCA.

Nous nous sommes « mis en frais » pour intégrer nos nouveaux locaux tant à la MCA qu'au Ciné St-Leu, et avons contracté un prêt. Le mobilier « typé », très raccord avec l'aménagement de l'étage du Régent n'avait pas sa place dans ces nouveaux locaux. C'est avec grand plaisir que je me suis installée la première fois à mon nouveau bureau, un vrai bureau, et non plus une porte dégoncée posée sur des tréteaux déglingués, et dont les moulures m'empêchaient de tirer des traits droits. Le développement des technologies a accompagné celui du FIFAM, et a considérablement modifié la façon de travailler : nous utilisons le courrier postal (manuscrit ou tapé à la machine à écrire), le téléphone et le télégramme. Nous restions la nuit au bureau pour appeler nos interlocuteurs du bout du monde puisque c'était le seul moyen

de les contacter rapidement. Nous avons eu ensuite un télex, puis un fax. Nous regardions, sidérés, la bande perforée du télex se dérouler : quelqu'un était en train de nous

**Nous avons testé l'un
des premiers ordina-
teurs portables...
il pesait 13 kg**

envoyer un message en direct ; et nous y répondions quasi immédiatement — juste le temps de décoder la bande bien sûr. Les prémices de la messagerie instantanée. Dès 1983 nous avons eu un terminal minitel ; nous en mettions plein la vue aux invités étrangers : « 3615snf, votre train est à 10h23 demain ». Et enfin en 1987, nous nous sommes dotés d'un ordinateur : tout petit écran noir et blanc et imprimante lente et bruyante. Nous avons aussi testé l'un des premiers ordinateurs portables, ou plutôt portatifs, que nous avons rendu dans l'attente de sa miniaturisation ; il pesait 13 kg.

Le sous-titrage était également une lourde affaire : lorsque les films n'étaient pas sous-titrés, une équipe de traducteurs/interprètes bénévoles assurait la traduction en direct au

micro dans la salle ou en cabine de projection. Nous leur fournissions, dans la mesure du possible, les dialogues écrits, ou mieux, la copie du film (en vhs) pour leur permettre de préparer les traductions. Mais ça n'était malheureusement pas toujours possible : rude exercice pour les traducteurs qui découvraient alors le film en salle, en même temps que les spectateurs ! Rude exercice aussi pour le responsable de l'équipe de traducteurs, chargé de trouver, souvent au pied levé et sans l'aide d'internet, LA personne parlant cantonais, cingalais ou farsi. Fallait-il aussi qu'il soit persuasif pour convaincre cette personne de se « coller » à la traduction dans de telles conditions.

Un festival c'est aussi une logistique très lourde, de mieux en mieux ficelée au fil des années... croit-on. En effet les coups durs, comme s'il en pleuvait, nous tombent dessus à chaque édition. C'est un invité qui a raté l'avion, un autre qu'il faut hospitaliser d'ur-

gence, ceux qui ont des rages de dents, celui qui a perdu ses bagages, ceux qui se sont trompés de date et arrivent en avance ou en retard. Il y a les copies de films bloquées à la douane, les copies qui ne sont pas celles qu'on attendait et celles qui nous sont envoyées hors délais, celles qui ne sont pas au bon format de projection. Ce sont des pannes techniques, et tant d'autres « couacs » sans parler de ceux évités de justesse, comme Douglas Trumbull qui la veille de sa master class a égaré le disque dur contenant les notes et documents de son intervention. Il l'a retrouvé.

Ce sont aussi de bons moments de rigolade et surtout un réel plaisir pour les équipes de finalement rencontrer les invités, après avoir communiqué par mail ou par téléphone pendant plusieurs mois, sans s'être jamais vus. Et c'est aussi un réel plaisir d'œuvrer ensemble pour offrir ce temps particulier qu'est un festival : le temps de la rencontre, de l'échange et de la découverte. Pour ce faire,

l'équipe – bénévoles, permanents, stagiaires – s'étoffe considérablement pendant le festival. Elle se compose de projectionnistes, caissiers, chauffeurs, de personnes chargées de l'accueil des spectateurs, de l'accueil des invités (transports, hébergement, planning de leur séjour), de celui du jeune public, du public étudiant, des publics empêchés, etc. Ce sont aussi des régisseurs, des rédacteurs (supports imprimés et site du FIFAM), des responsables de la circulation des copies de films et de la recherche des droits d'exploitation des films, des chargés de communication, des personnels de sécurité, des chargés de relation avec les associations, des secrétaires, des traducteurs, des personnels d'entretien, des chargés d'événements, des chargés des débats et des présentations de films, des chargés des jurys, divers techniciens, etc., sans parler des équipes des structures qui accueillent le festival. Que de monde en quarante ans ! Finalement, il semblerait qu'une bonne partie des Amiénois ait contribué à la réalisation du festival •

FIFAM EXPÉRIENCE

/ PAR LA FAMILLE SOUDAY

Dans les années 1990, nous avons fait nos armes à la décentralisation; nous étions basés à la maison Jules Verne sous la responsabilité de Marithé Cahon. Notre terrain de jeux était les salles des fêtes, les écoles de village, certains cinémas de petites villes (Doullens, Péronne...). Nous tournions avec des projecteurs 16 mm, certains avec des lampes Xénon, prêtés par le CRDP (Centre Régional de Documentation Pédagogique) ou le Crédit Agricole. Nous nous occupions de la maintenance des matériels et des films.

Quelques anecdotes : projection au cinéma La Renaissance à Longueau avec M. Boulogne, du film *Cinéma Paradiso* pour une dizaine de personnes, en 35 mm avec un réglage permanent des charbons ; la bobine en cours de projection est tombée sur le sol, M. Boulogne m'a dit de ne pas m'inquiéter, car en salle les spectateurs ne s'en apercevraient pas. Au casino de Quend avec des conditions idéales pour les spectateurs assis dans de confortables fauteuils de salon, un défaut dans la pellicule a fait croire à notre responsable que la bobine était en train de brûler. De superbes fêtes avec de belles rencontres : Laurent Voulzy, Christian Barbier « l'homme du Picardie » et Pascal Légitimus lors de l'anniversaire de sa grand-mère la comédienne martiniquaise Darling Légitimus,



Françoise Souday présente l'exposition « Écoute Faso Faso Écoute »

pées) avec un réalisateur en fauteuil.

Puis, l'exposition « Écoute Faso Faso Écoute » a été créée afin de partager nos ressentis, nos émotions suite à l'adoption de notre fille, faire connaître le Burkina Faso, au travers de nos multiples rencontres et échanges avec des personnes humbles qui nous ont apporté des valeurs disparues en France. Elle était composée de photos sur l'environnement burkinabé, de portraits d'enfants, d'hommes et de femmes, d'objets de la vie quotidienne et d'instruments de musiques traditionnels. Cette démarche a été soutenue par l'ambassadeur du Burkina de l'époque M. Philippe Sawadogo : M. Baba Hama Directeur Général du FESPACO, Jean de Dieu Vokouma responsable au FESPACO ainsi que Guy Désiré Yaméogo réalisateur. Grâce à Jean-Pierre Garcia nous avons pu faire découvrir aux spectateurs du FIFAM et au jeune public, la culture africaine pendant au moins quatre

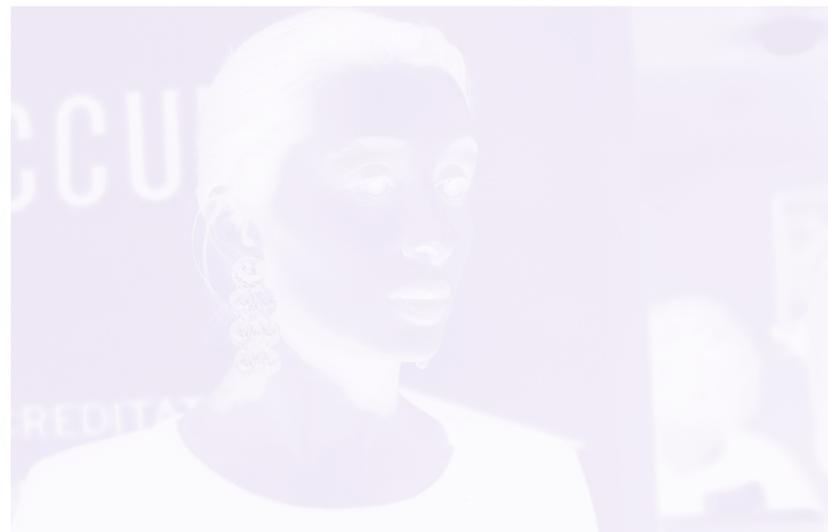
organisé au cirque Jules Verne avec une rétrospective de sa carrière. Une projection privée au Safran en rénovation, notre responsable avait convié tous les bénévoles, mais aucun spectateur pour un western de Sam Peckinpah. Des débats houleux vibrants et « bruyants » au Régent autour d'un film. *Le pays des sourds* de Nicolas Philibert. Des échanges enflammés et des soirées

à refaire le monde avec un réalisateur de la République du Congo Balufu Bakupa-Kanyinda, de réalisateurs Amérindiens, de journalistes mexicaines et québécoises. Organisation d'une soirée dédiée au travail des personnes reconnues Travailleur Handicapé en partenariat avec l'AGEFIPH (Association de Gestion du Fonds pour l'Insertion Professionnelle des Personnes Handica-

à refaire le monde avec un réalisateur de la République du Congo Balufu Bakupa-Kanyinda, de réalisateurs Amérindiens, de journalistes mexicaines et québécoises. Organisation d'une soirée dédiée au travail des personnes reconnues Travailleur Handicapé en partenariat avec l'AGEFIPH (Association de Gestion du Fonds pour l'Insertion Professionnelle des Personnes Handica-

Toutes les photos par Michel Bridoux

- En haut à gauche, Abdellatif Kechiche
- En haut à droite, Anne Brochet
- En bas à gauche, Rachid Bouchareb
- En bas à droite, Jean-Jacques Beineix



MICHEL BRIDOUX, L'OEIL DU FESTIVAL ŒUVRE EN COULISSES

ans au sein de la Maison de la Culture. Des ventes d'artisanat ont permis de financer différents projets humanitaires.

Aujourd'hui, nous accueillons tous les publics. Les étudiants de différentes facultés : la faculté d'Art, l'ESAD — École Supérieure d'Art et de Design, École Supérieure de Commerce et autres... viennent retirer une carte Licorne leur permettant d'accéder à toutes les séances du festival. On peut les reconnaître à leurs looks : colorés pour certains, costards cravates pour d'autres, et disciplinés pour les étudiants asiatiques. Selon leurs cursus nous les retrouvons d'une année sur l'autre avec beaucoup de bonne humeur et de complicité. Les personnes relevant de Minima Sociaux peuvent bénéficier de carte Licorne et d'abonnement. Depuis plusieurs années un climat de confiance s'est tissé; en effet présenter un justificatif de leur situation est parfois gênant pour certains. Une écoute bienveillante s'est instaurée surtout avec des mamans, des échanges sur la vie, les soucis ont généré des relations solidaires et humaines.

Des contacts avec les référents d'associations se sont installés et font du festival un rendez-vous annuel attendu. Nous servons d'accueil pour renseigner sur les horaires, durées, contenus des films et lieux de projection, spectacles Maison de la Culture, expositions, de médiateur auprès de certaines personnes irascibles, et parfois aussi de « dame pipi » •

**Des échanges
enflammés et des soirées
à refaire le monde...**

Retranscription d'une entrevue accordée à Michel Bridoux par Christian Legris pour le Courrier Picard du samedi 23 novembre 2019

RENCONTRE AVEC MICHEL BRIDOUX, PHOTOGRAPHE BÉNÉVOLE DU FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM

La toute première fois, Michel Bridoux est venu au festival du film d'Amiens par obligation professionnelle. Aujourd'hui, il ne manquerait pour rien au monde une édition. « *Photographe de la ville d'Amiens, j'ai fait une première fois un aller-retour en 1981 pour prendre une photo de l'inauguration du festival. Je suis revenu en 1982 et là, j'ai traîné un peu. J'ai fini par m'y engager.* »

Photographe bénévole de l'évènement de 1982 à 1989, Michel Bridoux est revenu en 2006, à l'occasion de sa retraite professionnelle. Il y occupe désormais une nouvelle fonction. « *Je coordonne chaque année le travail du pôle photo auquel participent trois ou quatre photographes.* »

il faut le film, au risque de rater 30 ou 40 clichés. On passait la nuit au labo. » Aujourd'hui, il est le seul du pôle à travailler avec un ordinateur. « *J'y sélectionne les photos, en retravaillant quelques-unes.* »



RETOUR AU CALME

Michel Bridoux a ses rituels, il arrive à la Maison de la culture à 8h30. À 9 heures, c'est la réunion plénière avec l'équipe d'organisation. Après, le responsable partage son temps entre prises de vue et management de l'équipe. Les journées se terminent souvent à 22 heures. Une fois le festival terminé, le photographe aspire à retrouver du calme. Il apprécie les promenades, prend le temps de faire des clichés. Il évoque le souvenir de quelques rencontres exceptionnelles, « *Marie-José Nat, Jean-Pierre Bergeon, Fabrice Luchini, membre du jury en 1984.* »

À ses côtés, évoluent son vieux complice Jean-Marie Faucillon, et un ou deux étudiants de la fac d'art. « *Le pôle photo, c'est une multitude de détails qu'il faut régler, ajuster tout au long de la journée.* » Les photographes accompagnent les déplacements des invités. Ils vont les chercher à la gare, les suivent jusqu'à leur hôtel, pendant les projections, les débats. Ils peuvent même accompagner une promenade dans la ville. « *Le planning est très serré et surtout très mouvant.* » Le passionné est aussi le témoin d'une autre époque. « *Quand je suis arrivé, on prenait des photos en noir et blanc. Il faut aussi bien s'assurer d'avoir accroché comme*

Pour Michel Bridoux, le festival restera à jamais le lieu qui a vu naître une vocation qui lui est chère. Il y a traîné son petit-fils Killian qui, à l'âge de seize ans, prenait ses propres photos. Aujourd'hui, Killian est en classe préparatoire cinéma à Saint-Quentin et veut travailler pour le 7^e art. La boucle est bouclée •



La belle histoire

Sylviane Fessier revient sur l'aventure du Régent et sa place à Amiens. Première partie

TRAVELLING AVANT

/ PAR SYLVIANE FESSIER-MARGOS



* Jean-Charles Tacchella et Sylviane Fessier avant l'avant-première de Travelling avant

Tout a vraiment commencé le 25 octobre 1982 lorsque nous avons créé CINESCO P. Tout s'est enchaîné alors rapidement, l'ouverture du Régent, la programmation à faire, l'embauche des salariés, l'administration et la gestion quotidienne, tout ça dans une sorte d'euphorie de la jeunesse, galvanisés que nous étions par la concrétisation de notre rêve commun : avoir pignon sur rue, comme nous disions à l'époque.

Aucun d'entre nous n'avait d'expérience dans le domaine de l'exploitation cinématographique,

il fallait tout apprendre, et rien n'était aussi simple que nous le pensions. Très peu de temps avant l'ouverture tant attendue du 28 décembre 82, l'ancien exploitant, Monsieur Bosse, habitait toujours les lieux, (qui nous servirent de bureaux pendant 18 ans) et garait sa voiture dans le hall du cinéma la nuit. Autant dire que ces locaux étaient dans un état assez désastreux, mais rien n'était de nature à nous faire douter. Nous étions, Farida et moi, hébergées temporairement dans des locaux municipaux, et préparions activement d'une part le 3^e festival et d'autre

part l'ouverture de la salle. Afin de nous « former » à la gestion de la billetterie et des bordereaux de recette, Monsieur Bosse, nous reçut un après-midi dans sa frigorifique salle à manger, ornée d'une cheminée en marbre, qui deviendrait plus tard notre légendaire salle de réunion/projection/réception. Des rouleaux de tickets nous attendaient sur la table ainsi que des manifs destinés à faire remonter nos recettes au CNC et aux distributeurs. La tête pleine de chiffres, de barème de TSA et de taux de reconversion à 0.934 de la TVA, nous devions ensuite aborder la question du déménagement de nos prédécesseurs et leur demander expressément que leur voiture quitte le hall, car nous comptions nous installer rapidement dans les bureaux. Rien n'était simple, je l'ai déjà dit.

Nous n'avions rien, ni machine à écrire, ni bureaux, ni chaises, ni téléphone, ni fonds de caisse, ni subvention. Rien, que notre désir, notre enthousiasme, notre naïveté, notre abnégation et notre courage.

Farida et moi, (toujours aidées par notre indispensable et dévouée Françoise Catonnet, retraitée de la Ville) sommes allées acheter deux bureaux et deux chaises à la salle des ventes, rue de la République à l'époque. Une machine à écrire, récupérée je ne sais où, une petite caissette en métal, quelques crayons et quelques feuilles de papier, le téléphone laissé par Monsieur Bosse et nous étions parties pour dix-huit ans dans ces locaux, à la limite de l'insalubrité, mais qui nous hébergèrent joyeusement avec Jean-Pierre Garcia, les équipes de salariés du Régent et du festival ainsi que tous les bénévoles, qui ont passé un temps avec nous.

L'inauguration eut lieu le 5 janvier 1983 avec le film de Raphaëlle Billetdoux *La Femme enfant*, en sa présence et celle de Pénélope Palmer. Le film dont l'acteur principal était Klaus Kinski, avait été tourné en grande partie à Bovelles. Il faisait un froid épouvantable, nous n'avions pas un sou pour un cocktail d'inauguration digne de ce nom et j'avais préparé tout l'après-midi, sur un réchaud à gaz dans le dessous de la scène, où étaient entreposés les anciens néons, un énorme chaudron de « flip », boisson chaude normande faite à base de calva, de cidre doux et de miel, servie avec le gâteau battu picard. Les invités, et en tête le maire (René Lamps), défilèrent sur la scène de la grande salle unique pour recevoir une louche de ce breuvage de nature à réchauffer les corps après que nous eûmes réchauffé nos cœurs au diapason de cette salle archicomble.

Rien ne nous arrêterait, nous étions portés par notre ferveur à défendre les cinémas que nous aimions, et prêts à affronter tous les obsta-

cles et à les surmonter. Si bien que deux ans seulement après l'ouverture, nous cassions la salle de 500 places pour en faire deux, les fameuses salle Raimu (272 places) et Groucho (89 places). C'est René Allio, avec son *Matelot 512*, titre évocateur qui baptisa ce nouveau navire. Mais tandis que le Régent commençait à affiner son travail de programmation et à dessiner son identité de salle Art et Essai et de Recherche avec déjà un grand intérêt pour cinéma jeune public, les prémices d'une crise nationale de fréquentation cinématographique se font sentir.

Les difficultés financières sont pesantes, la salle fonctionne sans aide publique, les locaux ne sont pas chauffés, nous travaillons tous, durant l'hiver qui est long en Picardie, dans une seule pièce avec un radiateur à bain d'huile. Les salaires sont lourds à porter, tous les sociétaires de la Scop, se relaient pour la tenue des caisses et de l'accueil, bénévolement. Les dettes s'accumulent. Notre courage n'a pas encore trouvé ses limites, pour ma part, je sacrifie tout mon temps, je mets entre parenthèses ma vie personnelle, mon deuxième enfant est né en juillet 1983 et il est hors de question de prendre un congé de maternité, pas plus que je n'en prendrai pour le troisième à l'été 1987 avant la première fermeture du Régent en novembre.

Tout était là pour faire de ce lieu, celui de LA rencontre avec le septième art, mais nos entrées diminuent, l'accès aux films est de plus en plus compliqué, la concurrence est rude. Le cinéma Art et Essai, jusque là délaissé par les grands groupes, commencent à intéresser les complexes et les multisalles. Les petites salles et les monos-écrans ferment à tour de bras dans toute la France. Le Régent n'y échappe pas et le 18 novembre 1987 à la fin du Festival, une dernière séance avec *Journal d'un fou* de Roger Coggio a lieu, en sa présence et celle de Fanny Cottençon. Tous deux feront un plaidoyer contre la fermeture des petites salles de même Bertrand Tavernier, en visite au festival adresse une lettre ouverte au Maire, René Lamps, pour venir en aide au Régent.

La souscription lancée avec la carte postale « Un cri d'amour pour le septième art » n'a pas suffi à nous sortir de l'ornière (nous avons collecté 14590 francs). Tout le personnel est licencié et nous sommes mis en redressement judiciaire avec plan d'apurement du passif sur dix ans. Pendant huit mois le Régent sera fermé! Huit mois au cours desquels, les rendez-vous avec les élus s'enchaînent pour essayer de sauver notre salle. C'est au printemps 1988 que la Ville d'Amiens va voter une subvention de fonctionnement annuelle pour le Régent qui réouvre ses portes en septembre 88 avec à l'affiche *Travelling Avant* de Jean-Charles

Tacchella en sa présence, film qui conte l'histoire d'une bande de mordus de cinéma, prêts à tout pour assumer leur passion du cinéma, et qui nous en rappellent d'autres.

Nous avons pris soin, entre temps, de nous offrir du chauffage avec la première subvention, décidés que nous étions à poursuivre l'aventure le plus longtemps possible.

Avec Gilles Laprèvoite pour la MCA, nous étions parmi les créateurs en 1985, de l'association Écran (ensemble des cinémas Art et Essai du Nord) qui regroupait les salles Art et Essai du Nord pas de Calais Picardie, le CNC ayant déjà créé la Région Hauts-de-France avant l'heure. Grâce à Écran, dont je serai Présidente pendant deux années à la fin des années 90, nous inventons, en 1992, bien avant qu'on ne parle de Collège au cinéma, Plan-Séquence un dispositif scolaire départemental qui propose un travail d'initiation à la lecture de l'image cinématographique. Je conduirai ce dispositif dans la Somme jusqu'en 2013, en lien avec les salles de cinéma du département, puis je serai responsable pour le conseil général de la Somme, un peu plus tard du programme de développement culturel dans les collèges (PDCC) pour la partie cinéma. Mais les seuls élèves des collèges, ne me suffisent pas, il me faut travailler avec les enfants plus jeunes, sur le temps scolaire et hors temps scolaire.

Ce qui me préoccupe c'est la place de l'enfant spectateur. J'ai toujours considéré qu'il fallait non pas s'adresser aux grands spectateurs de demain, mais aux petits spectateurs d'aujourd'hui. Les expériences furent nombreuses pour toucher le jeune public, La P'tite Bande (en référence à la Petite bande de Michel Deville, Carrefour Cinéma, les cinés concerts pour tout petits, les CLEA (contrat local d'éducation artistique), il y aurait tant à raconter sur ces rencontres. Aujourd'hui encore, prendre un enfant par la main pour l'emmener AU cinéma, reste mon geste favori.

Nous resterons encore douze ans au Régent après ces épisodes difficiles, qui n'ont pourtant pas réussi à entamer notre amour du cinéma et notre envie de le partager. Mais la crise a laissé des traces, rien n'est plus comme avant, le paysage cinématographique se transforme, la profession devient complexe, la concurrence se durcit. Notre fréquentation ne retrouvera jamais son niveau de la première année (63 000 spectateurs) malgré les deux salles, nous finirons à 22 000 entrées en 2000.

La liste est longue de toutes les innovations et manifestations, mais parmi elles, les nuits fantastiques, les rétrospectives, *les nuits du*

Gore, le *Rocky Horror Picture Show*, les manifestations régionales avec Écran (cinéma soviétique, cinéma et travail, le cinéma britannique (qui sera l'occasion de ma rencontre au BFI avec Mike Leigh), Vu (e) s de Chine, le cinéma américain indépendant, etc.), les intégrales Rivette, Bergman, Kurosawa, Antonioni, Clouzot, les soirées de Courts-métrages régulières, la soirée bi-trentenaire de Jean-Pierre Mocky en 1989, les premières soirées « rencontre avec » (Bruno Dumont pour *La vie de Jésus* ou Mathieu Kassovitz pour *Métisse* et bien d'autres), le parrainage de Gérard Mordillat et marrainage de Jeanne Labrune pour les dix ans du Régent en 1992, les tournages de films pour lesquels nous nous transformions et avec bonheur en « bureau de tournage » pour Roselyne et *les lions* (J-J. Beineix), *Les équilibristes* (N. Papatakis), *Je suis né d'une cigogne* (T. Gatlif), *Paris selon Moussa* (C. Doukouré) *Confort Moderne* (D. Choisy), les partenariats avec les festivals amis, le Régent accueillera plusieurs années de suite le festival du Film archéologique, la décentralisation du festival Cinémalia de Beau-

Aujourd'hui encore, emmener un enfant au cinéma, reste mon geste favori...

vais, ce qui donnera l'occasion en 1992 de recevoir l'immense Ray Harryhausen (père des effets spéciaux) avec la projection de *L'île mystérieuse* (1961) de Cy Endfield, ou encore la décentralisation du Festival Jeune public de Laon.

Et puis Le Régent sera le premier partenaire en province de Documentaire sur Ecran, qui initie une série de programmation de documentaires en salle. Pour nous ce sera avec Les moissons de fer de Gérard Rougeron. Suivra le baptême de l'ACID (Association du cinéma indépendant pour sa dif-

fusion) L'ACID est une association née en 1992 de la volonté de cinéastes de s'emparer des enjeux liés à la diffusion des films, à leurs inégalités d'exposition et d'accès

aux programmeurs et spectateurs. Ils ont très tôt affirmé leur souhait d'aller échanger avec les publics et revendiqué l'inscription du cinéma indépendant dans l'action culturelle de proximité. En parfaite osmose avec ces objectifs, j'accueillerai une double soirée de projection en présence de Jean-

Pierre Gallèpe, représentant la SRF, de Lucas Belvaux avec *Parfois trop d'amour*, en sa présence et celle du comédien Bernard Mazzinghi et *La petite amie d'Antonio* de Manuel Poirier en présence de l'actrice principale Hélène Foubert.

Bien sûr nous avons de nombreux partenaires locaux, le cinéma de la Maison de la culture qui deviendra Orson Welles en 1993, mais aussi les directeurs successifs des cinémas Paris et Picardy qui deviendront Gaumont. Avec Gilles Laprèvoite, nous organisons des week-ends de stage autour de cinéastes et je mets en place un système d'abonnement commun Orson Welles-Régent dès 1993, qui est toujours valable en 2020 avec le Ciné-St-Leu. Aux cinémas Paris-Picardy, je propose des soirées de cinéma fantastique, de courts métrages, ou des avant-premières dans le cadre d'un été au ciné que j'anime moi-même. Et puis il y a toujours et encore le Festival qui continue de me faire vibrer.

C'est ainsi que sera signée une convention Ville-Etat en 1993 qui apportera son soutien à l'ensemble des acteurs cinématographiques de la Ville d'Amiens dans le cadre de la complémentarité entre les programmations de chacun des acteurs concernés, respectant les spécificités.



Mais il faut se rendre à l'évidence, les locaux du Régent sont en piteux état, le matériel de projection commence à vieillir, le son mono est désastreux il pleut dans la salle, les hivers sont rudes et les tuyaux d'eau explosent, qui inondent les commerces voisins, le chauffage au fuel de la salle tombe en panne régulièrement alors que nous accueillons de plus en plus de scolaires. Or nous avons signé un bail qui met à notre charge le clos et le couvert et nous ne pouvons pas financièrement assurer les réparations et le loyer mensuel qui est exorbitant. En 1995 les bureaux du festival déménagent à la Maison de la Culture, sur proposition de Michel Orier, directeur de l'époque et pour moi l'implication sur le festival devient de plus en plus chronophage et compliquée, m'obligeant à de nombreux allers-retours entre le Régent et la MCA.



• Budd Boetticher, Jean-Pierre Garcia et Bertrand Tavernier

Toute la fin des années 90, verra naître plusieurs propositions de rachat et de réhabilitation des locaux du Régent avec divers partenaires, dont la Ville d'Amiens et la chambre de commerce, alors que le paysage cinématographique continue de se transformer. Ce n'est qu'à la fin 99 que la Ville nous proposera la construction d'un nouveau cinéma dans le quartier St-Leu. Le Régent offrira le 26 septembre 2000 une très belle séance de fermeture définitive avec le premier long métrage du talentueux réalisateur amiénois Dominique Choisy, *Confort Moderne* en présence de Nathalie Richard, Jean-Michel Noirey et de toute l'équipe. Cette belle soirée chaleureuse ne signifiait pas pour moi une fin. Au contraire c'était comme une promesse d'emporter, dans un nouvel espace de regards, un cinéma que j'aimais. J'emballais dans mes cartons ces dix-huit années de vie au service du cinéma, et le 4 octobre 2000 le Ciné St-Leu ouvrait ses portes, avec à la une de son tout nouveau programme le film de Lars Von Trier, *Dancer in the dark*, avec Björk et Catherine Deneuve (qui sort le 18 octobre) et l'inauguration a lieu en novembre 2000 en présence de Gilles de Robien avec la projection en ciné concert documentaire de Pierre Tredez, *St-Leu l'enjeu d'un quartier*, mis en musique d'Hervé Mabille. Des locaux flambant neufs, des bureaux dignes de ce nom et une salle magnifique, accueillante au son exceptionnel. J'étais prête pour un nouveau voyage qui durera 16 ans. Le nouveau challenge consiste à faire avec une seule salle de 250 places ce que nous n'arrivions plus à faire avec deux salles. Le choix de l'implantation du Ciné St-Leu en plein cœur du quartier à la fois historique et étudiant nous convenait parfaitement. Les trois premiers mois nous ont immédiatement rassurés. Plus de séances, plus de films à l'affiche, plus d'avant-premières, plus d'événements, avec ma petite équipe qui s'était étoffée au passage, le pari fut rapidement gagné. Fin de l'épisode 1 •

A/acc

Bertrand TAVERNIER
Président de la Société
des Réalisateur Français

PARIS

MAIRIE D'AMIENS
COURRIER PERSONNEL DU
T D
CH 19 NOV. 1987 M. P.
* Val. div.
N° 1000

COURRIER A LA
SIGNATURE DU MAIRE

Copie au M^e du B.M. Fait le 25/11/87

D.C.C. pour information au maire
de la commune avec projet a mettre
au point - rapidement

Objet :
Cinéma "Le Régent"
AMIENS

Monsieur René LAMPS
Maire d'Amiens
Hôtel de Ville
80000 AMIENS MAIRIE D'AMIENS

26 NOV 1987

Monsieur le Maire,

Lors de ma visite à Amiens au 7ème Festival International du Film j'ai rencontré les responsables du cinéma "Le Régent" qui m'ont dit leurs difficultés à maintenir en vie les deux salles qu'ils ont créées avec votre aide.

En tant que réalisateur et animateur de SRF, je tiens à vous dire combien nous sommes attachés au maintien de toutes les salles de cinéma. En effet, nous ne pouvons concevoir sans elles la défense de nos oeuvres.

Pour notre part, nous ferons tout pour inciter les interlocuteurs nationaux de la profession, notamment la distribution à venir en aide au cinéma "Le Régent".

Je souhaite que vous puissiez avec vos collègues du Conseil Municipal contribuer d'une manière significative à sauver ces deux salles.

Il faut bien comprendre qu'aujourd'hui les salles dites municipales représentent notre seule sauvegarde dans la mesure où l'état ne prend pas ses responsabilités dans ce domaine.

Comptant sur votre compréhension et restant à votre disposition pour toute action.

Bien amicalement,

Bertrand Tavernier
Bertrand TAVERNIER

Vu 19/11/87

P.S. : cet effet est indispensable - cette salle ne peut pas, ne doit pas mourir - c'est un peu de vie qui disparaît - c'est un point de rencontre, un lieu d'animation en moins - Dans un moment de bouleversement de P.A.F., c'est renforcer l'isolement, détruire la diversité -
B.T.

• En 1987, Bertrand Tavernier écrit une lettre destinée à soutenir le régent, et à travers lui tous les cinémas d'art et essai

Metro- polis

*Toute une ville qui vibre
pour le cinéma*

• Fred Thorel, Kris Kristofferson et Gilles de Robien



• Gilles Laprévotte et John Jost

AU FIL DU TEMPS

/ PAR GILLES LAPRÉVOTTE

Réticent à la nostalgie, rétif aux commémorations, adepte de longue date de la maxime groucho-marxienne selon laquelle il faut se garder d'adhérer à un club dont vous êtes membre, je tente, tel le Jonathan Harker du *Nosferatu* de Murnau, de « franchir le pont » et de laisser « les fantômes venir à ma rencontre ». Même si on pense, tel Faulkner, que « le passé n'a jamais eu lieu ». J'ai toujours perçu le cinéma comme ontologiquement le cadre idéal à l'apparition des fantômes, de fugitifs mouvements surgissant d'un néant pour devenir momentanément lumière. Ne sommes nous pas tous en voie de devenir fantômes et que

grossièrement la salle de cinéma comme un ventre où fuir en partie le monde extérieur, et en même temps, dans le fil de la pensée de Serge Daney, une façon d'accéder à des pays, des espaces géographiques, culturels ou mentaux, que je n'aurais pas eu la chance de découvrir réellement. Ainsi j'ai rencontré le Japon de Mizoguchi, Ozu, Oshima, Imamura, la Chine de Jia Zhang Ke, les Taïwan de Hou Hsiao Hsien et d'Edward Yang, la Thaïlande d'Apichapong Weerasethakul, l'Amérique latine de Glauber Rocha, les Philippines de Lino Brocka, l'Afrique de Ousmane Sembene. Liste non exhaustive. L'Afrique où enfant j'avais eu une maison.

Au cœur de la brousse, un seul cinéma à des centaines de kilomètres à la ronde. Possi-

**On ne naît pas ciné-
phile, on le devient.
Cinéphile,
drôle de maladie**

quise des Anges », les prouesses érotiques et musclées de James Bond. Cinéma et pulsion sexuelle. Dans le noir de la salle, mon nom est personne. Arrêtons là les clichés qui, comme tout bon cliché, ont sans doute un fond de vérité.

Et il y eu un film qui, en 1969, me fit passer de simple spectateur à cinéphile : 2001, l'odyssée de l'espace, premier film revu, découvrant que le cinéma pouvait s'analyser et déployer une écriture incomparable.

Je suis alors, sans m'en rendre réellement compte, devenu membre de la tribu minoritaire des cinéphiles présente un peu partout au monde, des cinéphiles plus enclins à s'affronter avec passion qu'à faire front. Ainsi on aime Chaplin contre Keaton, Ford contre

Hawks, Hitchcock contre Rossellini, Godard contre Truffaut, Mizoguchi contre Kurosawa. Un cinéphile définit son territoire, en défend les contours. Mais dans un espace

forclos, on risque de mariner rapidement dans son jus et, vivant son opinion comme vérité ultime, on risque la suffocation. Le noir de la salle peut lentement se muer en un monde autarcique. J'ai vécu la cinéphilie comme un engagement culturel et politique. Je perçois aujourd'hui combien écrire sur le cinéma fut un palliatif à mon désir d'écriture et au sentiment de n'être qu'un écrivain imaginaire. La littérature fut première.



• Barry Barclay (réalisateur Maori), Éléonore Drexel (traductrice) et Gilles Laprévotte

reste-t-il dans nos mémoires individuelles et collectives, de notre histoire. Le souvenir, tel que Fellini a su magistralement le mettre en scène, est faillible, amalgame de vérités, d'oublis, de flous, de scories extérieures venant au fil des années s'amalgamer, de réécritures involontaires ou pas, de fantasmes de jeunesse, d'angoisse devant le temps qui fuit. Souvenirs.

blement mon premier souvenir de cinéma, *Hercule aux enfers*, un péplum imbuvable où un culturiste américain ringard et en juquette gréco-romaine tentait de trancher les huit têtes de l'hydre. Un film qui m'avait foutu une sacrée trouille. Cinéma et peur. Peur du noir, peur ou désir d'avoir peur. Puis adolescent boutonneux et complexé découvrant l'amorce d'un sein d'Angélique, dite « Mar-

Et elle le demeurera à jamais. La théorie à l'œuvre durant les années 70/80 tentant de conceptualiser l'écriture cinématographique, puisant ses sources tant du côté de la sémiologie, de la psychanalyse, de la sociologie que de l'idéologie, m'a passionné et permis de percevoir autrement le cinéma. Je me suis d'ailleurs retrouvé grâce à Jean-François Egéa que j'avais eu comme professeur de cinéma à l'université, à donner des cours moi-même. Lectures de films de Godard, me noyant dans la complexité de son écriture, me délectant avec les quelques étudiants à louvoyer dans les méandres du film noir, à surfer sur les passionnantes ambiguïtés du western, à se plonger dans l'œuvre de Welles ou de Kubrick. Le cinéma occupait alors une grande partie de ma vie. Puis ma rencontre avec l'écriture poétique, celle des revus In Hui, puis Sureau et d'autres, a modifié mon rapport et mon existence vis-à-vis du cinéma. Le monde autarcique de la cinéphilie m'est alors apparu comme une forme de prison dont j'aurais en partie les clefs. Besoin de respiration. D'ouvrir grand la fenêtre.

Ce que fut mon travail à la Maison de la Culture d'Amiens, lieu pluridisciplinaire par



• Fred Thorel (au centre) et Jean-Pierre Mocky

LA LUMIÈRE DANS LES SALLES OBSCURES

ANCIEN ADJOINT À LA CULTURE À LA MAIRIE D'AMIENS, FRED THOREL ÉVOQUE LE FIFAM ET LE CINÉMA.

Je vous remercie de l'amitié que vous me faites en m'invitant à m'exprimer sur mes rapports avec le festival le temps de mes fonctions municipales de vice-président à la culture pendant presque vingt ans et le soutien, l'aide et sa défense exercés auprès d'élus pas toujours convaincus face à un engagement inébranlable des promoteurs de notre Festival en faveur des libertés, des opprimés, du cinéma indépendant et de la découverte des talents émergents.

Cependant je me garderai bien d'énumérer mes actions en sa faveur parce que c'est lui qui a fait beaucoup pour moi, et à qui je dois en m'ouvrant les yeux sur le Monde, ses beautés et ses misères, c'est lui qui a élargi ma vision aux autres cultures pour y révéler que drames et joies sont partagés quel que soit l'endroit.
C'est encore lui qui a élevé ma conscience aux injustices et à la tolérance.

C'est toujours lui, dans le monde actuel décevant qui nous éclaire sur la nécessité de répondre aux peurs et aux égoïsmes par les solidarités pour lutter contre les replis sur soi. Nous devons à la bienveillante tutelle de Gilles de Robien, ses Saints Pierre, Marcos, Garcia, Bergeon de maintenir la flamme de la vigilance dans le ciel assombri des violences exercées sur l'Humanité et notre planète. C'est à ce titre qu'aujourd'hui le Maire d'Amiens Brigitte Fouré lui accorde son soutien.
J'ai appris que la lumière qui cherche encore à nous éclairer de la beauté du Monde se trouve magiquement dans les salles obscures.

Je remercie le Festival, sa prêtresse actuelle Annouchka De Andrade, la Régente d'hier Sylviane Fessier, du choix de lignes éditoriales exigeantes, intransigeantes, mais aussi aimantes qui font le succès et la nécessité de notre Festival d'Amiens. *Il m'a apporté un bien précieux, la fraternité des idées, des passions du Monde et des amitiés à partager.*

Si son rôle d'hier et d'aujourd'hui reste important, son urgence, cependant à l'heure où les cœurs se refroidissent doit nous fortifier dans «le goût des autres».

excellence. Programmateur cinéma puis de danse contemporaine, sans cesse irrigué par le spectacle vivant, cela m'a permis progressivement de ne pas réduire mon univers au cinéma qui était devenu, en quelque sorte, un monde à part entière. Longtemps présent dans les « interstices » du spectacle vivant, la programmation cinéma de la Maison de la Culture avait fait du lieu dans les années 70/80 une sorte de cinémathèque et, avant l'avènement du Régent puis du Ciné St Leu, sous la direction de Sylviane Fessier, l'un des seuls écrans art et essai de la ville. La rénovation opérée aux débuts des années 90 vit l'avènement du cinéma Orson Welles. On y découvrit la majeure partie des premières œuvres des futurs grands auteurs tels que Fassbinder, Wenders, Moretti, Oshima, Ferreri, Almodovar, Loach, Leigh, Garrel... Une simple anecdote : un jeune cinéaste, Robert Guédiguian, venu présenter son second film, *Dieu vomit les tièdes* se retrouva, à mon grand désarroi, devant quinze spectateurs. Quelques années après, gros succès public pour Marius et Jeannette et plus d'accès possible aux films suivants. Défricher inlassablement. Parallèlement à l'actualité cinématographique, de nombreuses rétrospectives accompagnées de dossiers conséquents furent proposées au public : Godard, Kubrick, Tanner, Wenders, Fellini, Tarkovski, Ferreri, Pasolini, Antonioni, Welles, Wong Kar Wai... Les débats et les « Dimanches au cinéma », trois films présentés par un critique ont enrichis la palette. Ainsi Charles Tesson, ancien rédacteur en chef des Cahiers du cinéma, et aujourd'hui directeur de la semaine de la critique au Festival de Cannes, sera venu parler de Lang, Buñuel, Mizoguchi, Kurosawa.

En amont, une revue, Ciné Critique, créée par un groupe d'étudiants cinéphiles fin des années 60, Jean-Pierre Garcia, Jean-Pierre Bergeon, Jean-Pierre Marcos, Hervé Penin, Yves Malpiece, avait labouré le terrain, défendant bec et ongles un cinéma d'auteur, ces « nouvelles vagues » alors en pleine expansion aux quatre coins du monde, en phase avec l'évolution des sociétés et l'émergence politique et culturelle du « tiers monde ». La revue ne cessa d'accueillir de nouveaux rédacteurs au cours des années.

Arrivant à l'université de Picardie en 1972, Philippe Barrier et moi-même intégrons rapidement la revue, rejoint par Pascal Pouillot, Michel Luciani suivis plus tard de Dominique Gérard, Anne-Marie Mangin, Jean-Luc Vandenberg, Patrick Lenain, Claude Lambert. Progressivement, la revue ouvrira ses pages au spectacle vivant comblant une absence quasi totale de couverture médiatique concernant la culture. On découvrira les signatures d'Hubert De-

bromel, de Marc Mangin. Et de quelques autres venus d'horizons divers tels que Denis Dormoy, Dominique Lardenois, Jean-François Egéa. Petit fascicule fait de façon artisanale sans moyen, mais qui, avec le recul, aura été un ferment culturel important.

Nombre de ces films novateurs qui émergent durant les années 60/70 étant invisibles sur les écrans amiénois, divers cinés club voient le jour comme autant de fleurs. Puis convergence des énergies, un festival naît à l'orée des années 80. Il a aujourd'hui 40 ans. 40 ans de découverte et une traversée de cette époque qui vit fleurir l'utopie et une immense curiosité pour l'autre. Les « fondamentaux » furent dès le début clairement affirmés : amener vers le public les cinémas des minorités ignorés des écrans.

De L'Afrique au Magreb, de l'Asie à l'Amérique latine, du Moyen-Orient au Pacifique sud faire découvrir un cinéma en pleine ébullition, porteur le plus souvent d'un regard sans concession sur l'état du monde. Que de richesse et quel sentiment d'être en accointance avec un mouvement qui semblait alors irrésistible. Ce crédo se doublera d'une relecture de certains aspects de l'histoire contemporaine figurés par le cinéma, tel le colonialisme et son imagerie, celles des noirs américains, des Indiens, des peuples autochtones du Pacifique sud, de la guerre en général. De grands thèmes ont ainsi marqué l'histoire du festival : de l'apartheid au stéréotype de l'Indien évoluant du sauvage sanguinaire au rebelle anti-impérialiste, de celui des noirs américains au maccarthysme et ses représentations paranoïaques de l'ennemi, retournées plus tard comme un gant par Joe Dante par exemple.

Le cinéma américain fut ainsi ausculté, mais aussi mis en valeur à travers celui des années 70, ce nouvel Hollywood magnifié par une génération vivant elle aussi un profond bouleversement. Ce thème fut concocté avec notre ami américain qui nous manque tant, Michael Henry Wilson. Monte Hellman en fut l'un des plus singuliers représentants. Je me souviens de l'émotion de Jerry Schatzberg à la fin de la projection de *L'épouvantail*, lui alors « oublié », marginalisé par l'Amérique et son cinéma, redisant sa « dette » vis-à-vis de la France, de son « exception culturelle ». Propos exprimé précédemment par Mike Leigh à qui le Festival d'Amiens fut le premier à rendre hommage avant que les plus grands prix ne lui soient décernés. La plupart de ces thématiques furent suivies de livres, certains coédités avec la Cinémathèque Française, et dont l'un, La grande menace, reçu le prix de la critique. De nombreux témoignages vidéo filmés par Fran-



• Mike Leigh et Gilles Laprévotte



• Pierre Bouillier devant l'Ésad

LES PASSEURS & L'UFR DES ARTS

/ PAR PIERRE BOUTILLIER, RÉALISATEUR / PROFESSEUR ASSOCIÉ À L'UFR ARTS DE L'UPJV AMIENS

1976, j'ai seize ans et j'aime le cinéma grâce à *L'homme de Rio* vu à la télévision en 1967 au fond de ma campagne picarde, je saute comme Bébel d'un tracteur à une bicyclette en pensant à Françoise Dorléac, le cinéma n'est pour moi qu'un moyen d'évasion. Pensionnaire au lycée à Amiens, Yvette Payan ma professeure de français de seconde nous propose d'aller voir *Cris et chuchotements*. J'y vais, nous sommes six dans la classe, je me sens peu concerné par les tourments des personnages, mais je suis subjugué par les images de Sven Nykvist. J'ai découvert un lieu, la Maison de la culture, un cinéaste, Ingmar Bergman et j'ai pris le goût du risque culturel. La curiosité m'anime, la passion est inoculée.

MERCI YVETTE!

En cinéma tout est histoire de rencontres, de mise en relation, de transmission de la passion. Cet acte initiateur d'Yvette, l'équipe naissante du FIFAM en a saisi l'importance et va le produire à plus grande échelle quelques années plus tard avec les Journées Cinématographiques d'Amiens puis un festival.

MERCI GARCIA!

Étudiant à l'Université de Picardie, le cinéma n'existe alors qu'à travers son ciné-club à l'amphi 600 au campus et un enseignement extra disciplinaire à la fac d'anglais où des enseignants orientent certains étudiants cinéphiles vers la rédaction, pour leur maîtrise (ex Master), d'un mémoire rédigé en anglais sur une thématique cinématographique.

MERCI JEAN-FRANÇOIS EGÉA!

L'émergence d'un enseignement spécifique du cinéma à l'Université de Picardie date de 1986-87. Cette création d'une licence universitaire de cinéma est importante, car elle marque le point de départ de la création en 1992 d'un département Arts du spectacle (Cinéma et théâtre) à l'UPJV.

MERCI JACQUES DARRAS!

Nous sommes au début, en 87, une dizaine d'étudiants à pouvoir intégrer cette formation. L'équipe enseignante est constituée en partie d'enseignants-cinéastes de Paris 8 comme Danièle Dubroux*, Jean-Henri Roger* qui interviennent en scénario et des enseignants locaux comme Raymond Lefebvre* en histoire du cinéma ou Gilles Laprévotte* (MCA-FIFAM) pour le film noir. Parmi eux Dominique Avron, ancien élève de l'IDHEC (ex Fémis), enseignant-chercheur en arts. Comme Jean-Pierre Garcia, Dominique est sensible au cinéma africain,

çois Maillard ont restitués la richesse d'un festival que Fabien Gaffez avait ces dernières années fait évoluer vers de nouveaux horizons tout en gardant le cap.

Les hommages furent nombreux durant ces 40 années : de Shohei Imamura à Sotigui Koyaté, de Claire Denis à Sembene Ousmane, de Claude Chabrol à Gaston Kaboré, de Jean-François Stevenin à Ida Lupino, de Jorge Silva Melo à Asoka Andagama et bien d'autres encore. Les regards et les écritures cinématographiques les plus divers auront laissé d'indélébiles traces dans les mémoires des spectateurs amiénois. Pour ma part la rencontre avec les cinéastes amérindiens restera comme l'un des plus beaux moments de ma vie. Quelque chose qui change à jamais votre regard, votre appréhension du monde.

Et tant d'autres rencontres que d'ordinaire je n'aurais jamais pu faire. La malice de Claude Chabrol, la bise inattendue de James Coburn, les bières partagées avec Jean-François Stevenin, la douceur de Lam Lé, l'élégance de Ken Ogata venu représenter Imamura, la beauté et l'énergie rayonnantes d'Alanis Ombomsawin. L'amitié de George Burdeau. Et l'angoisse parfois, mais surtout la joie d'avoir partagé cela avec le public. Aujourd'hui, j'ai le sentiment que le combat gagné, la notion de cinéma d'auteur, est fragilisé par les nouveaux moyens d'accès à l'image, la salle n'étant plus un lieu incontournable, et par la force de frappe d'une industrie qui réplique à l'infini les formatages en tout genre. Pour le cinéphile que je fus, un certain clap de fin. Alors? À l'avenir! Au suivant... Cours camarade, notre vieux monde est derrière toi •

il a contribué à la création de l'INAFEC au Burkina Faso (institut africain d'études cinématographiques) qui a permis à de jeunes africains de l'Ouest de se former au cinéma entre 1976 et 1986. Avron, devenu doyen de la Fac des arts, s'est très vite appuyé sur les ressources locales comme le FIFAM.

MERCI AVRON!

Autre ressource locale, Claude Bury, créateur de l'association Carmen, très active en formation à la vidéo et productrice de la chaîne locale Canal Nord, média d'intervention sociale en milieu urbain sensible. Claude croyait aux vertus des rencontres, en particulier à travers la curiosité pour sa passion, le cinéma. Dès 92, pourvu du matériel vidéo de Carmen, car la fac était très pauvre, il donne pour mission à ses groupes d'étudiants de la fac des arts d'aller interviewer les invités du FIFAM. Installé à une table de la cafétéria de la MCA, il donne ses consignes, vérifie les rushes, conseille, oriente. Les reportages les plus réussis sont diffusés sur Canal Nord. Une rencontre avec Willy Holt, célèbre chef déco Césarisé pour *Au revoir les enfants* de Malle se termine chez lui

à Paris, rue Truffaut, où il révèle devant la caméra ses projets de décor et parle cinéma tout un après-midi avec l'équipe d'étudiants apprentis documentaristes.

MERCI BURY!

Grâce au festival, cette concrétisation de l'univers cinématographique par la rencontre, rendait



• Le logis du Roy où se trouvait le premier UFR des arts de l'UPJV

cet art soudain accessible aux étudiants. L'outil caméra facilite les rencontres, ouvre des portes, des cœurs, crée des émotions nouvelles et permet de faire un premier film.

Cette ressource culturelle que constitue ce festival est pour nous, aujourd'hui encore, UFR* Arts, une mine à ciel ouvert. Au fil des ans le partenariat s'est solidifié, amplifié ; un pass à 20€ a été créé pour nos étudiants dont l'effectif est passé de douze en cinéma en 1987 à 300 aujourd'hui. Les master class du FIFAM font salle comble, les étudiants doivent se constituer dans la programmation une filmographie thématique personnelle, de nombreux étudiants sont bénévoles et apportent ainsi leur soutien au FIFAM. Les étudiants du Master documentaire « empreintes du réel » ont une fenêtre de 3h pour montrer leurs films sur grand écran. Les interviews-rencontre continuent de manière très pro sur le plateau TV des Faquins dont la plupart sont issus de l'UFR Arts. Les étudiants de Master cinéma assistent aux débats des jurys de la compétition fiction et documentaire... Alors oui, grâce à ces institutions et leurs représentants, un lien humain, vivant, indéfectible existe et se transmet : l'amour du cinéma. Merci les passeurs! •

Cette concrétisation de l'univers cinématographique par la rencontre, rendait cet art soudain accessible aux étudiants



QUARANTE ANNÉES PLUS TARD

/ PAR MICHEL ORIER

Michel Orier, Directeur de la maison de la culture de 1992 à 2000.

Mes meilleurs souvenirs du festival d'Amiens viennent du cœur des années 80. La ville comptait alors deux festivals et « les journées cinéma » arrivaient à dates et heures fixes au creux de l'automne. Je me souviens de la fièvre qui prenait la maison de la culture dans les jours précédant cette amicale invasion. De Farida Lahsen qui installait le camp de base avec la complicité interne de Gilles Laprévotte et de Christophe Auvet, puis de l'équipe qui s'en suivait, le triumvirat des Jean Pierre (Garcia, Bergeon et Marcos), Sylviane Fessier, François Maillard, Yves Faure et tant de visages familiers qui se mobilisaient alors H24 pour faire grandir une ville qui jouait pendant une dizaine de jours à écrire le cinéma en lettres capitales.

Je me souviens de la fièvre qui prenait la maison de la culture dans les jours précédant cette amicale invasion

Je me souviens des visages de Monte Hellman, de Kris Kristofferson, de Claire Denis, de Fabrice Lucchini, de Paul Zumbara, de René Vautier, des vidéos que nous avons faites avec Marc Mangin et

François Maillard en lieu et guise de journal, et du public, nombreux, curieux, disponible pour des filmographies improbables en temps ordinaires, et que Jean-Pierre Garcia savait nous rendre essentielles.

C'était là le sens profond de ce moment d'échanges et de découvertes, saisir le mouvement du monde, qu'il soit africain, mexicain, coréen, qu'il parle d'autres langues ou d'autres cultures. Le festival du film donnait à ce mouvement le temps et l'espace nécessaires pour qu'on se sente, au moins pour un moment, animé du même souffle. Le monde avait encore deux faces, comme les disques vinyles que nous écoutions, le mur n'était pas tombé, l'apartheid non plus et la fin de l'histoire n'était pas encore un concept. À partir de



• Dominique Grain et Michel Orier pour le tournage de la bande-annonce du FIFAM

ce moment, de nos festivals, de la formidable énergie de l'ensemble des acteurs culturels de la ville, Amiens s'est mise à bouger, à grandir, à se transformer pour réclamer sa part de futur et d'imaginaire. Jean Luc Godard, dans *Le mépris*, reprend cette phrase de Louis Lumière : le cinéma est une invention sans avenir. Erreur sublime, l'avenir du cinéma est dans les mains de ceux qui l'aiment, ça vous assure des siècles de longévité. Quarante ans c'est juste la force de l'âge, bon anniversaire à vous tous •

JAMAIS SANS LE CINEMA DU CINÉ-CLUB LYCÉEN AUX JCA

/ PAR BERNARD NEMITZ

Jusqu'au confinement du printemps 2020, je n'avais jamais vécu sans le cinéma et cela dure depuis plus de 60 ans. Tout a commencé avec la fréquentation assidue du cinéclub du lycée où j'ai effectué toute ma scolarité, le lycée Hoche à Versailles (on pouvait à l'époque y entrer en 11^e le CP d'aujourd'hui!). Ce cinéclub je le vois comme si c'était hier, au fond à droite de la cour d'honneur entre l'infirmerie et la chapelle (et oui, c'était un lycée public, mais la chapelle datant de Louis XIV y était toujours opérationnelle!) : plusieurs rangées de sièges rabattables avec armature métallique et assise en contreplaqué, un confort parfait pour faire découvrir aux adolescents

Caméo, rue des Cordeliers, qui a pris, jusqu'à sa fermeture en avril 1968, la relève du Rex pour les rétrospectives ; le Picardy, rue Ernest Cauvin, premier multisalles à Amiens, seul de ces quatre disparus dont le nom figure encore en haut de sa façade modern'style. Ensuite ce furent le Paris et la MCA avec Orson Welles, mais j'aurai, bien sûr, une mention particulière pour le Régent qui me fit découvrir la valeureuse équipe des JCA et qui tint par la suite, pour ma femme et moi, une place essentielle dans la découverte, poursuivie à partir de 2000 au Ciné Saint-Leu, des pépites du cinéma d'art et essai.



les burlesques hollywoodiens, les grands westerns, René Clément,... le tout bien sûr en noir et blanc. Quant à mes premiers souvenirs de films en couleur en circuit commercial ils remontent à la fin des années 50 avec le diptyque de Fritz Lang constitué du *Tigre du Bengale* et du *Tombeau Hindou*, Alec Guinness dans *Le Pont de la rivière Kwai* et surtout *Orfeu Negro* de Marcel Camus que j'avais trouvé splendide. Arrivé à Amiens en 1963 pour entreprendre les études de médecine, j'y ai fréquenté avec bonheur les cinémas de l'époque : le Pax, rue des Otages, avec son grand écran panoramique où je me souviens d'avoir été mort de rire en voyant *La grande course autour du monde* de Black Edwards avec Tony Curtis et Nathalie Wood ; le Rex, rue Frédéric Petit en face de la faculté de médecine à la place de l'actuel auditorium Dutilleux, où se succédaient les cycles (les *Dracula* et les *Frankenstein*, mais aussi Bergman et les italiens de l'époque réaliste et des films à sketches (*Les Monstres*, inoubliables!) ; le

Devenu en 1989 président de l'université j'ai eu à cœur de répondre à l'attente de Jean Pierre Garcia de voir celle-ci participer le mieux possible au FIFAM. Grâce à FILMED, festival du film médical, créé à l'initiative du Professeur Maurice Laude, alors doyen de la Faculté de médecine, notre université était déjà très active sur le terrain de la promotion du cinéma comme outil essentiel de diffusion de la connaissance.

Il était donc tout naturel que le FIFAM y prenne aussi ses marques. « La mission même que le Festival s'est donnée, célébrer la pluralité des cultures à travers l'art cinématographique, rejoint les valeurs fondamentales de l'Université » disait ainsi le petit éditorial publié sous ma signature dans le catalogue du 13^e FIFAM et il m'apparaissait évident que ce dernier devait trouver en l'Université un partenaire privilégié. Tout naturellement, ayant eu l'opportunité dans le cadre de ce partenariat de mesurer l'enthousiasme et les

valeurs humanistes qui animent l'ami Garcia et l'équipe des JCA avec Sylviane Fessier et Jean Pierre Marcos, je n'ai pas hésité une seconde à accepter sa proposition de prendre en 1994 la présidence de l'association Je ne savais pas alors que ce mandat serait bref et qu'après avoir intégré comme adjoint au maire l'exécutif municipal, il me sera indiqué que la présidence d'une association subventionnée par la ville était incompatible avec ce mandat municipal ce qui me mettra dans l'obligation de démissionner en 1996.

Deux ans seulement de présidence des JCA, donc, mais deux ans qui m'ont laissé des souvenirs impérissables. L'équipe associative était restreinte : le bureau (qui faisait office de CA) ne comportait que cinq membres : le président, le secrétaire général Marcel Driencourt, la trésorière Marie Thérèse Cahon et deux membres issus de l'AG, Françoise Delavaud et Olivier Lombart. La tâche principale était bien sûr de préparer le 14^e FIFAM avec son directeur Jean Pierre Garcia assisté d'Aline Zydzyak, son comité artistique composé de Sylviane Fessier, Gilles Laprevotte et Vincent Caplier, sa directrice financière Farida Lahsen et son administrateur Benoit Ginesty, sans oublier bien sûr les nombreux bénévoles dont le fidèle engagement a toujours fait la force du festival. Les réunions se tenaient dans les bureaux du Régent où je découvrais l'ambiance enthousiaste, chaleureuse et dynamique qui restera la marque des JCA. Les temps forts de cette quatorzième édition étaient, pour la partie consacrée au cinéma européen, un portrait du jeune cinéma portugais accompagné d'une série d'animations portugaises dans plusieurs lieux de la ville et, pour la partie cinéma du monde, un portrait du commerce de l'érotisme à Manille dans les années 70 et 80. Il comprenait également deux hommages l'un consacré à Jorge Silva Melo et l'autre, préparé avec la Cinémathèque Française, à Robert Aldrich. L'accueil de la star philippine Jacklyn Jose, de l'acteur fétiche de Robert Aldrich, Eddie Albert, et de la réalisatrice algérienne Hafsa Zinaï Zoudil, qui recevra le prix du public pour « le démon au féminin », sont restés pour moi des moments inoubliables. Enfin l'opération « Le tour du Monde en 80 films » menée dans plus de 60 localités de la Région permettait de marquer notre volonté de faire du Festival un événement régional.

Ce 14^e FIFAM fut un grand succès et le 26 décembre le *Courrier Picard* titrait « Festival d'Amiens : record d'entrées, plus de 40000 personnes ont assisté à cette manifestation » ! Et puisqu'il s'agit ici de parler cinéma je m'en voudrais de ne pas rappeler que cette

14^{ème} édition fut aussi l'occasion de rendre hommage à Paul Naguet qui terminait une carrière de projectionniste effectuée pendant 45 ans dans les différents cinémas d'Amiens et à qui la grande famille amiénoise du cinéma a offert, en remerciement du bon travail accompli, le beau cadeau d'un voyage à Hollywood. À suivi en 1995 le 15^e FIFAM. Ouvert avec Isabelle Giordano et clos avec Henri Chapier

**Il m'apparaissait évident
que le festival devait
trouver en l'Université
un partenaire privilégié**

il fut consacré à la mise en valeur du cinéma irlandais et de la deuxième génération des cinéastes américains.

Ce fut aussi l'occasion d'accueillir à Amiens, grâce aux contacts entretenus

par Jean Pierre Garcia avec le Bureau des Festivals de la Commission Européenne, une réunion de la Coordination Européenne des Festivals de Cinémas, complétant ainsi avec l'Europe l'ouverture des JCA aux cinémas du monde engagé de longue date par une coopération soutenue avec le cinéma africain dans le cadre du FESPACO. Après ces deux années passionnantes, j'ai donc passé en 2016 le flambeau de la présidence de l'association à son 3^e Jean-Pierre, Jean-Pierre Bergeon bien sûr. Depuis j'ai eu le plaisir de poursuivre avec lui et les autres membres du CA l'aventure des JCA, animée après lui par les présidentes Anne Marie Poucet et Sylviane Fessier, et de passer avec toute l'équipe de merveilleux moments de cinéma et d'amitié. Les Festivals se succèdent. Fabien Gaffez puis Anouchka de Andrade ont pris la relève de Jean Pierre Garcia, mais l'esprit, la dynamique et les valeurs insufflées par le noyau fondateur restent le ciment de l'équipe qui veille à continuer à offrir aux amiénois et picards, grâce au cinéma, un œil ouvert et fraternel sur le monde •



C'est arrivé près de chez vous

FIFAM 2020, retour sur un festival particulier

ENTREVUES AVEC LES LAURÉATS DE LA COMPÉTITION 2020 DU FIFAM

Myriam Verreault, réalisatrice de *Kuessipan*, Grand prix du jury long-métrage de fiction FIFAM 2020

Pensez-vous que l'incompréhension qui grandit entre Mikuan et Shaniss soit le reflet d'une réalité (subtile ou marquée) au Québec?

MYRIAM VERREULT — Mikuan et Shaniss ont deux manières de concevoir le rapport à l'autre bien différentes qui peuvent, oui, être le reflet d'une dichotomie de pensée qui existe au Québec, et je dirais un peu partout dans le monde. Plus la planète devient un village global mené par l'internet, le globalisme, le libre-échangisme, etc, plus la question de la protection de la diversité culturelle devient sensible. La protection des cultures et des langues minoritaires menacées est très importante, mais vient souvent avec un protectionnisme et un nationalisme endurci. Ceux-ci peuvent devenir toxiques quand ils sont radicaux, car ils s'opposent à un idéal de métissage, d'échange, de partage et d'harmonie entre les peuples et ethnies différentes. Dans le film, je n'ai pas voulu donner raison à une ou l'autre dans leurs débats, puisque je voulais justement éviter de tomber dans une conception binaire de cette problématique. La complexité qui émane du choc entre ces deux pôles est nécessaire pour trouver un équilibre qui tend vers l'humanisme.

Quel écho a eu le film dans les communautés innus qui ont pu le voir?

M. V. — Les réactions ont été extrêmement positives. La communauté de Uashat mak Mani-Utenam a tellement été impliquée dans le projet que les Innus que je connais se sont reconnus et ressentent une fierté de se voir re-

présenter pour une rare fois au grand écran. Le fait que plusieurs artisans du film sont Innus (coscénariste, acteurs, actrices, techniciens, coproducteur) a contribué à brosser un portrait plus juste de ces gens que si l'équipe avait été non-autochtone en majorité. On peut dire que ce sont deux identités, deux peuples qui se sont mis ensemble pour créer une œuvre de cinéma. Le mérite et la fierté sont donc partagés, ce qui a contribué à cette réception positive à mon avis.

Le film trouve tout de même dans son récit un caractère international qui évoque autant le dépassement de ses limites que l'intégration de ses racines dans son rapport à l'autre. Pourquoi avoir traité de ces deux sujets en parallèle? Sont-ils indissociables à vos yeux?

M. V. — Ce dilemme que nous vivons presque tous à l'adolescence, soit de vouloir trouver une autonomie qui s'oppose à l'attachement au patelin, au cocon familial, aux amis, me fascine depuis mon premier film. Il me fascine encore plus chez la jeunesse autochtone que je côtoie. Ces jeunes n'ont pas choisi d'être les héritiers d'une riche culture millénaire maintenant menacée par le colonialisme. Cela doit peser lourd sur leurs épaules. Comment se définir individuellement quand on appartient à une communauté aussi particulière par son histoire et sa taille. La responsabilité de faire vivre cette communauté doit sûrement occuper une énorme place dans leurs pensées. Par exemple, le personnage de Mikuan, est-ce qu'elle devient moins Innue le jour où elle sort de sa communauté pour habiter parmi les Blancs? Comment porter notre identité culturelle en dehors du lieu de pratique courant de notre culture? Je n'ai pas de réponse, mais c'est certainement des questions que je voulais susciter chez le spectateur.



Le personnage de Francis apporte un regard extérieur à la communauté. Quel est aujourd'hui ce regard sur les nations innus de la part des québécois blancs? Votre film a-t-il vocation à modifier ce regard?

M. V. — Je sais que la plupart des spectateurs blancs s'identifient à Francis et à son regard lorsqu'ils regardent le film. Il n'est pas méchant, il est plutôt ouvert d'esprit, curieux et naïf. Je pense qu'effectivement beaucoup de Québécois se sentent comme ça par rapport aux autochtones du Québec. L'éveil à la présence et à la reconnaissance de ces communautés est assez récent ici. Tout notre narratif national a été bâti sur l'idée que nous avons été colonisés par les Anglais et que notre émancipation contre l'envahisseur depuis les années 60 est une sorte de bataille de David contre Goliath.

Avec les autochtones les rôles s'inversent et cela provoque une sorte de dissonance cognitive qui a longtemps maintenu les peuples autochtones du Québec dans l'insaisissabilité. Mais je sens et crois fortement que cette époque est révolue. L'essor récent des cultures, des arts et de la fierté autochtones est si fort qu'elle ne peut retomber dans l'oubli comme par le passé. Les nationalistes québécois n'ont pas le choix de s'y faire. La souveraineté politique ou culturelle du Québec passe par une alliance d'égal à égal avec les peuples autochtones, sinon elle est vouée à l'échec.

Si notre film peut modifier le regard de certains Québécois tant mieux. Nous avons simplement tenté de le faire par l'attachement à des personnages qui rient, pleurent, s'aiment, vivent et meurent. C'est la seule politique que je sais faire •

Dieudo Hamadi, réalisateur de *En route pour le milliard*, Grand prix long-métrage documentaire FIFAM 2020

Qu'est-ce qui a déclenché ce tournage?

DIEUDO HAMADI — Un appel que j'ai reçu d'un membre de l'association des victimes de la guerre avec qui j'étais en contact. Il m'a appelé un jour et m'a parlé de leur projet de voyage pour Kinshasa la capitale. C'était une occasion à ne pas rater pour moi.

Avoir tourné avec un téléphone a-t-il finalement été un atout et lequel?

D. H. — Pendant le voyage en bateau oui. Cela m'a permis de filmer les gens au plus près sans les gêner.

L'Association des victimes de la guerre des 6 jours se bat pour la reconnaissance de ce conflit et demande réparation. Le film a-t-il eu un écho auprès des instances gouvernementales?

D. H. — La sélection du film à Cannes a été un petit événement au pays. Beaucoup de gens ont parlé du film, et cela a suscité la curiosité des autorités.

Votre film poétique et politique rend compte du long chemin encore à parcourir pour les survivants de la guerre à Kisangani. Une odyssée sublimée par votre œil, celle d'un groupe de mutilés qui se battent pour leur dignité. À Kisangani, quel est le statut des handicapés?

D. H. — Ce sont pour la plupart des marginalisés. Malheureusement •

Elvis Sabin Ngaibino, réalisateur de Makongo, Grand prix du jury long-métrage documentaire FIFAM 2020.

Dans votre film, Albert et André, deux jeunes pygmées se démènent pour ouvrir une école pour les enfants de leur communauté. Où en sont-ils aujourd'hui?

ELVIS SABIN NGAIBINO — Après le passage du film dans des festivals européens, beaucoup des cinéphiles qui ont vu le film étaient touchés par leur histoire et ont manifesté leur désir de leur apporter de l'aide. Je pense notamment à la réalisatrice française Claire Simon et Aurelie Godet, programmatrice à la Berlinale qui ont initié une collecte de fonds en ligne. Grâce à cette collecte, nous avons pu récolter 460 euros. Une bonne partie de l'argent leur a servi d'inscrire une quarantaine d'enfants à l'école, l'autre partie leur servira à mettre en place une association et d'ouvrir un compte bancaire pour recevoir d'autres promesses d'aides financières. Tout ça pour dire qu'aujourd'hui André et Albert sont dans un très bon dynamisme. Grâce au film, ils sont en train d'accomplir des merveilles pour les enfants de leur communauté en proie aux diverses problématiques sociétales.

La bonté de ces deux hommes rejaillit sur le film. Mais c'est aussi la vôtre que l'on ressent tant votre caméra est subtil, attentive et digne. Quel chemin parcouru depuis votre formation aux Ateliers Varan. Votre film a-t-il été présenté à Bangui et aux membres de cette communauté, quelle a été leur réaction? Avez-vous éveillé des vocations?

E. S. N. — *Makongo* a d'abord été présenté aux membres de cette communauté avant la présentation officielle à Bangui. La 1^{re} fois pour moi de présenter le film devant un public. J'avais voulu ainsi avec mon producteur. C'était important pour moi personnellement. Une façon de témoigner ma reconnaissance envers cette communauté qui m'a accepté, tout donné et accueilli comme il faut le film. Il y avait de la joie, de la tristesse et des larmes. Certains ont témoigné que c'est la première fois qu'on leur projette leurs images. La plupart des gens qui venaient les filmer repartaient sans jamais revenir. À Bangui, le public a également très bien accueilli le film, avec une ferveur particulière, 18 ans après le silence de la forêt, le premier long métrage centrafricain. J'étais touché, ému d'entendre plein de jeunes affichés leur motivation à faire carrière dans le cinéma. Le film leur a permis de croire en leur chance, de croire que tout est possible, une référence pour les uns, une source de motivation pour les autres.

Votre film, Makongo a reçu le Grand prix de la 40^e édition du Festival International du Film d'Amiens, une reconnaissance de votre talent et un encouragement à poursuivre la réalisation. Avez-vous un projet en cours?

E. S. N. — Les sujets, ils n'en manquent pas au pays. J'ai un projet en cours. Ce sera une surprise pour mon public et tous les cinéphiles qui attendent peut-être de moi une confirmation •

Joshua Gil, réalisateur de Sanctorum, Prix du jury long-métrage de fiction FIFAM 2020 (Traduit de l'anglais).

Sanctorum est un essai hybride entre le documentaire et le fantastique où est décrite la situation alarmante des fermiers mexicains. Pourquoi avoir choisi un discours métaphysique pour votre approche?

JOHSUA GIL — Il était nécessaire de trouver une approche qui s'éloignait des formes cinématographiques classiques dans l'idée de proposer quelque chose de nouveau au sujet de la violence. Il y a déjà beaucoup de films du cinéma mexicain qui évoquent ces mêmes sujets et parfois, la violence sur l'écran y est trop forte. L'utilisation de la métaphysique aide à adopter plusieurs niveaux de lecture et la violence n'en est qu'un parmi d'autres. Et elle n'est ni plus ni moins importante que ces autres.

Après Venise, Toulouse et maintenant Amiens, le film a eu une vie incroyable dans les festivals européens. Comment a-t-il été reçu dans votre propre pays, le Mexique?

J. G. — Le film a également gagné trois festivals au Mexique, mais la pandémie l'a empêché d'atteindre les sorties en salle. Nous sommes certains qu'il pourra bientôt sortir dans tout le pays pour faire que l'ensemble du public y ait accès. Pendant ce temps, lors des projections digitales ou dans les festivals, l'accueil a été très bon. Le film a également gagné le prix de la presse cinématographique mexicaine et un autre de l'académie de cinéma mexicaine.

Votre producteur, Carlos Sosa, a dit que vous souhaitiez dénoncer les conditions difficiles dans lequel le Mexique actuel se trouve. Pourriez-vous dire qu'il s'agit d'un appel à la paix?

J. G. — C'est un appel à l'égalité sociale, un appel au respect et à la protection des fermiers et de leurs terres. Des fermiers qui vivent dans une pauvreté extrême depuis de nombreuses années et dont les politiques gouvernementales n'ont pas permis d'aider correctement. Tant qu'il y aura de la pauvreté et des inégalités au Mexique, il y aura toujours de la violence •



PALMARÈS FIFAM 2020

• Sanctorum de Joshua Gil

• Asho de Jafar Najafi

Catégorie Long-métrage de fiction

Catégorie Long-métrage documentaire



#1 GRAND PRIX DU JURY

Trophée — doté par Canal + d'une valeur de 10 000 € en promotion du film sur le bouquet des chaînes du groupe Canal +.
Kuessipan de Myriam Verreault (Canada)

#1 GRAND PRIX DU JURY

Trophée — doté d'un soutien à la diffusion et à la promotion du film lors de sa sortie en salles par l'association Documentaire sur grand écran.
En route pour le milliard de Dieudo Hamadi (RDC)

#2 PRIX DU JURY

Trophée — doté par TitraFilm d'une valeur de 4 000 € en prestations techniques au réalisateur pour soutenir son prochain film.
Sanctorum de Joshua Gil (Mexique)

#2 PRIX DU JURY

Trophée — doté par TitraFilm d'une valeur de 4 000 € en prestations techniques au réalisateur pour soutenir son prochain film.
Makongo de Elvis Sabin Ngaïbino (Rép. Centrafricaine)

#3 MENTION SPÉCIALE

Pour les deux comédiens principaux :
Tai-Bo et Ben Yuen
Un printemps à Hong-kong de Ray Yeung (RAS chinoise de Honk-Kong)

#3 MENTION SPÉCIALE

Il n'y aura plus de nuit de Eléonore Weber (France)

Catégorie Court-métrage



• Un printemps à Hong-kong de Ray Yeung

#1 GRAND PRIX DU JURY

Trophée — doté par Ciné +, achat des droits et diffusion sur les chaînes du groupe Ciné+
Asho de Jafar Najafi (Iran)

#2 MENTION SPÉCIALE

Pour les comédiennes principales :
Lindsay Duncan et Sophia Myles
November 1st de Charlie Manton (United-Kingdom)



• Bertrand Tavernier remet la licorne d'or à Joe Dante en 2011

HOMMAGE À BERTRAND TAVERNIER

/ PAR JEAN-PIERRE GARCIA

Les cinéphiles amiénois se sentent orphelins.

Bertrand Tavernier, l'un des plus grands cinéastes français, vient de disparaître jeudi dernier. Le Festival du film d'Amiens l'avait accueilli à plusieurs reprises en 1987, en 1991 et en 2011. Son œuvre a marquée plusieurs générations de passionnés du cinéma : par ses films de fiction, par son énorme travail documentaire sur l'histoire du cinéma français, par ses livres de référence (*Cinquante ans de cinéma américain*), par de nombreux livres d'entretiens et articles sur des auteurs du monde entier, par son action en tant que Président de l'Institut Lumière à Lyon.

Critique de cinéma, attaché de presse, réalisateur, producteur, Bertrand Tavernier a marqué de son empreinte

les multiples facettes d'un métier dont il fut l'une des figures marquantes et des plus généreuses au long de ses soixante-dix-neuf ans d'existence.

Quand il vint en 1987 rejoindre le cinéaste américain Budd Boetticher, grand réalisateur de westerns à qui Amiens rendait hommage,

la table où se trouvaient ces deux amis de longue date vibrat des éclats de rire de Bertrand Tavernier. Difficile de les ignorer, on avait l'impression que tous deux revivaient leur jeunesse et les aventures d'anciens cow-boys, autrefois installés dans le sud de la Californie.

Pour la télé du festival Bertrand Tavernier se fit fort d'interviewer Budd Boetticher sur les Indiens dans ses westerns des années cinquante. C'était comme si deux légendes du cinéma se croisaient, s'entremêlaient et prenaient tout simplement du bon temps. Le grand Bertrand Tavernier n'oublierait pas de si tôt cet entretien amiénois puisqu'il nous en demanda une copie pour l'insérer dans les bonus d'un DVD du film *Le Traître du Texas*, édité en 2010 (Sidonis & SGGC).

En 1991, Bertrand Tavernier s'en retourna à Amiens pour accompagner la rétrospective de Robert Parrish, cinéaste américain dont le film *L'aventurier du Rio Grande* (*À Wonderful Country*) avec Robert Mitchum (co-producteur du film par ailleurs) est l'un des plus beaux western américains de la fin des années cinquante. Robert Parrish qui, à la fin de sa carrière co-réalisa avec Bertrand Tavernier le superbe documentaire *Mississippi Blues* (*Pays d'Octobre*, 1983), un film produit par ce dernier. L'occasion d'associer deux regards sur le sud profond des États-Unis, deux regards généreux et émouvants. À Amiens, comme le rapportait Georges Charrières dans le Courrier Picard, les deux réalisateurs se livrèrent à un show d'une touchante richesse devant un public ému et qui n'en croyait pas ses yeux. C'était aussi cela Bertrand Tavernier. L'ami Bertrand vint à nouveau saluer l'action cinéphilique du festival en acceptant de remettre en notre nom La Licorne d'or pour l'ensemble de son œuvre à Joe Dante en novembre 2011.

Bertrand Tavernier clamait que les passionnés de cinéma ne divisent pas les films en films d'auteur et films commerciaux. Le cinéma est un et divers à la fois. Tel film qui eut un très grand succès populaire est aujourd'hui un classique à même de séduire tout spectateur curieux. Appréciation que le festival d'Amiens partage, aujourd'hui comme hier •

Le 8 février 2021 disparaissait, à l'âge de 89 ans, Jean-Claude Carrière, homme de lettres, scénariste, dialoguiste, compagnon de création de Pierre Étaix, Luis Buñuel, Miloš Forman, Orson Welles, Volker Schlöndorff, Marco Ferreri, Jacques Deray, Louis Malle, Patrice Chéreau pour le cinéma... Jean-Louis Barrault et Peter Brook pour le théâtre. Il s'amusait aussi à faire l'acteur dans des seconds rôles, mais aussi plus gravement pour le rôle principal de *L'alliance*, tiré de son propre roman, réalisé par Christian de Chalonge. Mais il se disait avant tout conteur et quel conteur! Intarissable, drôle et captivant, d'une culture alimentée d'une soif de connaissance inépuisable et qu'il savait rendre accessible à tous. Un homme de partage, généreux et humaniste comme avait pu s'en rendre compte le public, très nombreux, venu l'écouter en novembre 2019 dans le cadre du FIFAM, dont il était l'un des principaux invités. Il avait répondu présent immédiatement à notre invitation d'hommage à Luis Buñuel et à leur étonnant parcours de création (sept films en 19 ans). Éternellement reconnaissant à cet homme qui fut la pierre angulaire de sa carrière personnelle, celui par qui tout allait lui arriver. Histoire qu'il nous conta, entre autres, lors de cette rencontre avec le public amiénois en prélude à la projection du *Fantôme de la liberté*.

Cela commença, pour eux, en 1963 au Festival de Cannes où Buñuel venait présenter *Viridiana*. Une rencontre déterminante dans l'histoire du cinéma, celle entre un cinéaste talentueux et diabolisé, ayant dépassé la soixantaine, et un tout jeune scénariste français : Jean-Claude Carrière. Une rencontre lors d'un déjeuner où le courant

passa. Buñuel cherche un scénariste pour adapter *Le journal d'une femme de chambre*, son choix se portera sur ce trentenaire alors peu connu. Le bassin méditerranéen, la connaissance du latin, le goût du bon vin... et un certain sens de l'humour seront les bases de cette fructueuse collaboration qui perdurera jusqu'au décès de Buñuel. Dans les sept films qu'ils vont écrire ensemble, il y a les adaptations littéraires (*Le journal d'une femme de chambre*, *Tristana*, *Belle de jour* – Lion d'Or à la Mostra de Venise – et *Cet obscur objet du désir* adapté de *La femme et le pantin*) et les créations originales (*La Voie lactée*, *Le charme discret de la bourgeoisie* – Oscar du meilleur film étranger – et *Le fantôme de la liberté*).

C'est dans ces créations originales, où rien ne préexiste, que l'étonnante alchimie entre les deux hommes se révèle. Le tandem s'isole, échange des idées, chacun a un droit de veto sur l'idée de l'autre. Et peu à peu, un film se construit. Cela peut prendre des mois, s'interrompre, recommencer plus tard. Deux intelligences qui s'amuse et qui se sont données une limite : ne jamais ennuyer le public. Pour cela, ils se sont inventés un couple de spectateurs « moyens » fictifs : Henri et Georgette, toujours présents. Jusqu'où peut-on aller dans telle ou telle scène sans qu'Henri et Georgette quittent la salle de cinéma?

HOMMAGE À JEAN-CLAUDE CARRIÈRE

/ PAR JEAN-PIERRE BERGEON

Est-ce que ça passe ou est-ce que ça largue? Ne jamais risquer le « point de non-retour » du public, tel est leur mantra. Et, de fait, dans ces trois films, on peut être déconcerté, mais on n'a pas envie de décrocher. Mieux, on s'amuse beaucoup. L'essentiel! Car pour Buñuel (et Jean-Claude Carrière) une journée sans rire (et sans bien manger et boire!) était une journée de perdue!

Pour tous ceux qui l'ont vécu, cette soirée (plus d'une heure de récits et d'anecdotes pétillantes d'intelligence) restera marquée d'une pierre blanche. De même, pour les lycéens réunis avec lui, l'après-midi, pour sa *Controverse de Valladolid*. Pour moi, la sensation d'avoir côtoyé un homme d'exception dont l'œuvre protéiforme n'a pas fini de me nourrir. Une consolation : savoir qu'il a très certainement retrouvé maintenant avec joie et bonheur son ami Luis qu'il avait convaincu en 1982, à l'aube de sa disparition, de rédiger pour lui, le récit de ses souvenirs : *Mon dernier soupir*. Dernier acte de création entre deux hommes qui témoignait de la force de leurs liens •

• Jean-Claude Carrière au FIFAM en 2019





LES DESSINS DE SAM VEZARD

Grand habitué du festival et bénévole depuis 20 ans, Sam Vezard conjugue ses deux passions pour la peinture et le cinéma en réalisant le portrait des invités.



En ordre d'apparition

- Jean Pierre Mocky
- Gordon Parks
- Sarah Maldoror



L'École Supérieure d'Art et Design et la réalité augmentée

/ PAR DONAL ABAD

À l'occasion du 40^e anniversaire du Festival du Film d'Amiens, l'École Supérieure d'Art et de Design d'Amiens (ESAD) a été invitée à réfléchir et à créer de nouvelles affiches des films présentés cette année.

Les 37 étudiants qui composent la classe de 3^e année DNA auront regardé les longs métrages, se renseignant sur le parcours des réalisateurs, leurs démarches, les contextes politiques, artistiques du film, mais également historiques. Ce travail de recherche et de documentation leur aura permis de cerner au mieux les enjeux de l'affiche à réaliser : réussir non pas à « résumer » en une image, mais trouver une forme graphique qui symboliserait le sens/sentiment global du film.

Il ne s'agit pour autant pas d'une « simple » affiche, fragment cadré d'un instantané : chacune est complétée par la réalité augmentée (Augmented Reality ou AR). Cette technologie s'appuie sur une vision du monde réel (une affiche de film) pour y afficher en temps réel une surcouche d'informations, images, sons, formes 3D, animation, interactives ou non, par le biais d'un appareil spécifique, pouvant aller du casque (ou des lunettes) à un smartphone, tablette ou ordinateur. La réalité perçue est ainsi augmentée d'informations digitales permettant d'apporter plus de précisions sur son environnement. Dans le cadre de cette collaboration avec le FIFAM, le spectateur sera amené à utiliser son propre téléphone portable muni d'une application gratuite qu'il aura préalablement téléchargée (Artivive) pour regarder et « augmenter » la série d'affiches réalisées.

Les usages de la réalité augmentée sont divers, liés à la fois à l'industrie (médicale, mécanique, prototypage, architecture, conduite automobile), au commerce (paquet de céréales, miroir augmenté, décoration/aménagement intérieur, salon), aux loisirs (jeu de cartes, jeu vidéo, chasse au trésor), à la culture et l'éducation (visite de musée, exposition, livre scolaire) et à l'Art (installation, spectacle, livre d'art). Cette technologie connaît aujourd'hui un essor de par la démocratisation de l'outil smartphone et du tout le temps/partout connecté. Il lui manque néanmoins L'Application grand public standardisée (installée d'office par Android ou Apple sur nos téléphones) pour finir de s'implanter dans nos quotidiens d'humains connectés.

Un standard unique facilite la vie de l'utilisateur, mais il est également une forme de monopole et de formatage pour le créatif. C'est ici l'un des aspects critiques de la réalité augmentée avec la question de la protection des données (reconnaissance faciale, accès aux profils) et celle de l'illusion (vrai/faux, porosité réel/virtuel). L'intérêt de cette « surcouche » réalité augmentée pour des affiches de cinéma est de permettre d'apporter une somme de nouveaux éléments complétant le poster avec par exemple l'idée d'ouvrir le cadre et de montrer le hors champ (les coulisses, l'envers du décor, ce qui n'est pas dit ou montré dans le film). C'est aussi la possibilité d'apporter une nouvelle profondeur aux affiches, avec du volume, un travail spatial, théâtral. Enfin, la réalité augmentée permettra surtout de convoquer, après la 2D de l'affiche et la 3D des éléments en surcouche, une quatrième dimension qui sera celle du temps, avec des fragments d'animation, de son et de film. Pouvoir raconter l'instant précédent et suivant, l'instantané de l'image d'une affiche, c'est se rapprocher de son sujet même; le cinéma ♦

Retrouvez des affiches en exemple au dos de ce journal



ARTIVIVE



Cette affiche comporte une animation en RA. Téléchargez l'application Artivive pour l'observer.

